EXPOSITIONS UNIVERSELLES

BRUXELLES 1958

Rui Cardoso



Texte
Rui Cardoso

Traduction et Révision
Christine Castro Lopes
Françoise Veiga
Nicole Falcão de Campos

Design Graphique
Luis Chimeno Garrido

Edition et Production
Área Expo-Parque Expo 98, S.A.

Photocomposition, Sélection de couleur et Photolithographies
Facsimile, Lda.

Impression
SIG - Telles da Silva, Lda.

Crédits Photographiques
Photographie de la couverture - Casa da Imagem.
Nous remercions l'Ambassade de la Belgique de sa collaboration
et en particulier Mme Anne-Marie Huybrecht et M. Hugo De Greef.

Dépôt Légal
112025/97

ISBN 972-8396-10-4

Tirage
1 000 exemplaires

Lisbonne, Juin de 1997

Une Edition





I

CRAINTES ET ESPOIRS

L'EXPO'58, qui a eu lieu à Bruxelles du 17 avril 1958 au 19 octobre de la même année et a reçu la visite de 40 millions de personnes, est la première Exposition Universelle de l'après-guerre (la précédente, à New-York, avait ouvert ses portes en 1939, au moment même où les troupes de Hitler commençaient à envahir la Pologne).
Cette exposition fut un événement bien représentatif des années 50: marquée par le conflit entre l'Est et l'Ouest, elle a voulu mettre en évidence une foi profonde dans le progrès technique (assombri, cependant, par la peur de la bombe atomique) et une vision optimiste de l'avenir, vision que les événements postérieurs se chargeraient en partie de démentir.
De l'exposition de Bruxelles, il reste encore le fameux édifice de l'Atomium, désormais réduit à un centre d'expositions et à un restaurant qui font partie du circuit de tout voyage organisé pour Japonais ou retraités nord-américains, et le parc des expositions du Heysel, à 4 kilomètres de la capitale belge.
Ce qui reste aussi, c'est le souvenir des foules s'amusant dans les fusées martiennes du Luna Parc ou dans les cabarets de la «Joyeuse Belgique». Pour tous ces gens, les 30 francs belges du billet d'entrée à l'exposition étaient de l'argent bien dépensé (pour les Nord-Américains, cela représentait un demi-dollar et, pour les touristes portugais, environ 17 escudos, c'est-à-dire à peu près le prix d'un spectacle de cirque au *Coliseu* de Lisbonne).
Même comme cela, et si l'on en croit les chroniques de l'époque, les «petites gens», comme on les appelle habituellement, se bornaient à passer devant le restaurant typique attenant au Pavillon Portugais, le menu étant nettement au-dessus de leurs moyens. En fait, la société de consommation et le *boom* économique des années 60 commençaient juste à poindre à l'horizon mais n'étaient pas encore une réalité pour la plupart des gens, si tant est qu'ils le deviendraient un jour.
Quarante ans plus tard, ce sera à Lisbonne d'ouvrir ses portes au monde. Rappelons donc les moments les plus marquants de l'exposition dont le symbole a été l'atome (ou, plus exactement, son utilisation pacifique), et dont la devise a été «Bilan du Monde pour un Monde plus Humain - Le Progrès Humain à travers le Progrès Technique».
Nous sommes le 14 avril 1958. L'Exposition Universelle de Bruxelles va ouvrir dans trois jours, et l'agitation est à son paroxysme. Si l'on regarde

les travaux en cours, il semble impossible que tout puisse être prêt à la date prévue. Une dépêche de l'agence France-Presse, qui a servi de point de départ à l'ensemble des nouvelles publiées dans la presse portugaise de l'époque, décrit la fièvre des derniers jours.

«Dans la ville fantastique qui a finalement cessé de ressembler à un chantier, tout le monde se hâte. On ouvre sans arrêt des caisses de toutes sortes. Il fait froid, mais le soleil est revenu. On finit de goudronner les avenues et de planter le dernier gazon dans les parterres. A l'intérieur de chaque pavillon, on dispose, en cachette, les trésors qui vont être exposés à la curiosité des 40 millions de visiteurs attendus. (...)

De curieuses colonies étrangères s'organisent autour de Bruxelles: les techniciens russes, discrets et impassibles, vivent dans un édifice réservé spécialement pour eux et arrivent tous les matins à leur pavillon dans de grands autocars importés spécialement de Moscou pour assurer leur transport.

Les Congolais sont installés à Terweren, près du musée du Congo, et semblent avoir du mal à s'habituer au climat.»

La veille de l'inauguration, on a travaillé à la lumière des projecteurs. Tout au long de la nuit, des compagnies entières de l'armée belge ont renforcé les équipes de balayeurs, de peintres, de tapissiers, de fleuristes.

Le 17, à 8h 30, les portes s'ouvrirent et les drapeaux de cinquante pays et organismes internationaux se déployèrent sur les hampes. Le temps s'est amélioré. Et voici de nouveau la description des événements par l'agence française de presse: «Les sphères de l'Atomium scintillent. Les miroirs d'eau reflètent la lumière. Les accords d'une fugue de Bach parviennent en sourdine du Palais des Beaux-Arts. Autour de la Place de Belgique, les premiers invités prennent place sur des estrades recouvertes de tapis rouge».

Le roi Baudouin arrive dans un cortège d'automobiles et rejoint le premier ministre Achille van Acker. Ce dernier déclare dans son discours: «Nous savons que ce qui, hier encore, semblait chimérique est aujourd'hui possible. (...) L'Expo de Bruxelles rappelle aux hommes ce qu'ils ont fait ensemble pour le bien-être de l'Humanité et les incite à poursuivre leurs efforts pour encourager la paix entre les peuples et le progrès social, source de bien-être pour tous.»

A son tour, le roi fait allusion à ce qui sera un des points-clé de l'exposition: le rapport entre l'homme et la science et les incertitudes face à la menace nucléaire: «Jamais auparavant la civilisation ne s'est montrée aussi conditionnée par la Science. Des forces dont personne, il y a vingt-cinq ans, n'aurait jamais osé imaginer la puissance, ont été mises à la disposition de l'homme. Mais deux chemins s'ouvrent désormais devant nous: d'un côté, celui d'une rivalité engendrant une course aux armements, cha-

que fois plus dangereuse, et qui menace de retourner contre l'Humanité les découvertes faites grâce au génie de ses scientifiques; de l'autre côté, celui qui doit permettre à l'homme, quelles que soient les divergences de conceptions sociales, politiques ou spirituelles, de suivre la voie de la compréhension, la seule susceptible de mener à une paix réelle.
Le but de cette exposition est de créer un climat propice à la collaboration et à la paix.»
Une fois son discours terminé, le monarque avance, appuie sur un bouton et l'eau commence à jaillir des jets d'eau de la Place de Belgique. Une escadrille d'avions de combat dessine dans l'azur un gigantesque B, et, du stade voisin du Heysel, des milliers de ballons rouges, verts et blancs s'élèvent dans le ciel.
Le cortège officiel commence la visite de l'exposition. Devant la section du Congo belge, il est salué par la chorale d'Afrique noire «Les Trouvères du roi Baudouin», qui chante en choeur, en langue kishwali.
Issue du service de l'ANI - agence officielle portugaise -, une autre nouvelle était publiée dans les journaux portugais: le pavillon national, commencé l'année précédente, était un des rares à être totalement terminé pour la visite officielle du roi Baudouin.
Après une ultime inspection de l'édifice, le comte de Penha Garcia, commissaire général portugais, déclarait: «Nous pensons qu'il s'agit là d'une vraie représentation du Portugal. Nous n'avons pas essayé de nous montrer différents de ce que nous sommes.» Ce responsable et l'ambassadeur du Portugal à Bruxelles, Vieira Leitão, ont donné une réception officielle: «Dans une ambiance typiquement portugaise, les visiteurs ont goûté plusieurs spécialités portugaises et ont écouté des fados chantés par des gardians du Ribatejo» (appelés *campinos* au Portugal).[1] Le restaurant attenant au pavillon servait des denrées portugaises, comme la langouste et le poisson frais, «apportés chaque jour de Lisbonne par avion spécial.»[2]
Deux jours plus tard, Mário Neves, commissaire adjoint, révélait que, à certaines heures, il n'y avait pas «une seule place libre» dans le restaurant. Et la représentation portugaise enregistrait déjà la visite de 30.000 personnes. Un des premiers visiteurs illustres fut le commissaire général de l'EXPO'58. Découvert par les responsables du pavillon alors qu'il était en train de déguster incognito une langouste portugaise, on l'invita aussitôt à déjeuner. Mais le baron Moens de Fernig refusa poliment et expliqua: «Aucun argent ne peut payer le calme et la tranquillité de cet endroit. Je reviendrai souvent...»[3]
Le lendemain, Santos Costa, ministre de la Défense, visitait les lieux et se montrait satisfait de la façon dont étaient présentés les différents thèmes, qu'ils soient scientifiques ou d'outre-mer.

A l'image des expositions internationales précédemment réalisées en Belgique (à Anvers, en 1930, et à Bruxelles, en 1935), l'EXPO'58 avait pour but de contribuer à la croissance économique du pays et au développement des territoires africains sous contrôle belge (le Congo et le Rwanda-Urundi, deux pays actuellement distincts, le Rwanda et le Burundi).



Visite du secteur belge.
L'Atomium et le Pavillon en bois – deux regards sur l'architecture.

Proposée pour la première fois en 1947, l'exposition devait être financée par le gouvernement belge (au moyen de transferts budgétaires et de l'attribution d'une partie des recettes de la loterie coloniale), par la Municipalité de Bruxelles et par divers groupes économiques.
La première date envisagée avait été 1955, mais les dures réalités de la Guerre Froide obligèrent rapidement à modifier ce projet. En 1950, le commencement de la Guerre de Corée, qui devait durer trois ans, fut une des principales causes de ce changement.

C'est donc pour cela que les promoteurs de l'événement, dont faisaient partie les puissantes industries minière et sidérurgique, décidèrent finalement de repousser l'EXPO à 1958.

Entre temps, il y avait eu l'armistice qui avait consacré la division de la Corée en deux parties, la capitulation française à Dien Bien Phu (dont la conséquence serait également la division du Viêt-nam en deux) et l'occupation franco-britannique temporaire du Canal de Suez, réaction au coup d'état nationaliste de Nasser en Egypte.

Ce n'est qu'au moment de la date d'ouverture de l'exposition que les choses semblaient s'être calmées: la France, mise en déroute en Indochine, s'embourbait dans un nouveau conflit colonial en Algérie; en URSS, où Krouchtchev avait remplacé Staline, on tentait un «flirt» turbulant avec la Chine de Mao Tsé-Tung. Les perspectives d'une alliance entre les deux «géants rouges» inquiétaient l'Occident, retranché dans l'OTAN et protégé par le «parapluie nucléaire» nord-américain.

En tout cas, le climat était meilleur qu'en 1950. Du moins n'y avait-il aucune guerre importante en cours. Moment idéal, donc, pour que le gouvernement belge se serve de l'exposition pour réaffirmer les vertus de sa politique coloniale en Afrique, tant sur le plan intérieur que sur le plan extérieur. A leur tour, les grandes entreprises internationales considéraient l'exposition comme une véritable aubaine dans le domaine de la publicité et de la promotion. Et ceci aussi bien de leur point de vue personnel que d'un autre plus général: l'exposition de Bruxelles serait une vision anticipée des conséquences, à niveau mondial, d'une consolidation économique prolongée.

Et, comme suite aux événements parrainés par les grandes compagnies lors de l'Exposition «Siècle du Progrès» (Chicago, 1933-1934), on voyait apparaître des pavillons à part pour les géants de l'industrie: Bell Telephone, Bernina-Orion, Coca Cola, Dolfuss-Mieg, Eastman Kodak, Pan American Airways, Philip Morris Overseas, Singer Sewing Machine, IBM ou Philips.

En avril 1958, quand le cortège officiel commença son périple dans le Parc du Heysel, la vie semblait s'écouler tranquillement. Mais on n'en était pas moins en pleine Guerre Froide.

A la conférence de Yalta, le 4 février 1945, Roosevelt, Churchill et Staline avaient apparemment créé un ordre mondial solide, grâce à l'institution de l'Organisation des Nations Unies. Cependant, après le conflit qui avait dévasté l'Europe, il n'allait pas y avoir une période de paix dorée mais, bien au contraire, cinquante ans de Guerre Froide, pour une seule raison: malgré des millions de morts, d'abord dans la Guerre Civile Chinoise, puis en Indochine et en Corée, et plus tard en Afrique et en

Afghanistan, les armées des deux principaux belligérants ne se sont jamais directement affrontées: ils ont toujours combattu par chair à canon interposée et, de préférence, dans le Tiers-Monde.
En 1946, le premier ministre britannique Winston Churchill a montré le premier signe de la précarité des accords de Yalta. Le discours qu'il a prononcé à Fulton, en Amérique du Nord, a signalé l'apparition, dans le vocabulaire du citoyen moyen, d'un nouveau terme, le «rideau de fer»: «De Sttetin, sur la Baltique, à Trieste, sur l'Adriatique, un rideau de fer est tombé sur le continent. Derrière cette ligne se trouvent les capitales de tous les pays de l'Europe Orientale: Varsovie, Berlin, Prague, Vienne, Budapest, Belgrade, Bucarest et Sofia. Elles sont toutes dans la sphère soviétique et, d'une façon ou d'une autre, sont toutes soumises, non seulement à l'influence soviétique, mais aussi au contrôle élargi et croissant de Moscou.»[1]
De ce discours, qui a surpris les Américains et a été, à l'époque, considéré trop anti-soviétique, Churchill tirait une conclusion: la paix avec la Russie ne serait possible que si l'on arrivait finalement à un accord sur les points en litige, sous l'égide de l'ONU.
Un an plus tard, George Kennan, du Département d'Etat nord-américain, en tirerait une conclusion encore plus radicale: il faut que le Monde Occidental trouve les forces nécessaires pour retenir le pouvoir soviétique pendant dix ou quinze ans. «Qui sait si l'éclat que le Kremlin a aux yeux des peuples mécontents du Monde Occidental n'est pas déjà la lumière émise par une constellation en déclin?»
C'était la fameuse théorie du *containment* (contention) des Soviétiques qui a inspiré la politique étrangère nord-américaine pendant plusieurs décades. Et la seule critique que l'on puisse faire à la prophétie de Kennan, c'est qu'il s'est trompé sur le nombre d'années que l'empire communiste devait mettre à se désagréger.
Avec le pacte germano-soviétique de 1939, Staline avait récupéré pour la Russie les territoires occidentaux perdus à la suite de la paix séparée de Brest-Litovsk, en 1917 (à l'exception de la Finlande). A la fin de la Seconde Guerre Mondiale, il recevait de la Pologne ses provinces orientales (bien que la compensation, à l'ouest, se fît aux dépens de l'Allemagne). La seule chose que les puissances occidentales n'ont jamais reconnue, c'est l'annexation des états baltiques (Estonie, Lettonie et Lituanie), ce qui, d'ailleurs, n'a pas non plus empêché, dans la pratique, d'imposer l'occupation.
Mais Staline voulait plus encore. Il lui manquait une barrière sur les Balkans, tant pour se protéger d'une hypothétique intervention militaire anglo-américaine que, surtout, de la contagion du mode de vie européen, nettement à des années-lumière de celui des citoyens soviétiques.

D'où l'accord avec Churchill: les troupes britanniques avaient carte blanche pour intervenir en Grèce contre les guérilléros pro-communistes, en échange de la non-intervention dans le reste des Balkans.
Mais le «Père des Peuples» avait encore besoin d'une chose pour laquelle la Russie des tsars s'était toujours battue: l'accès aux mers non gelées du sud. D'où une série de différends avec les USA au sujet du contrôle des détroits turcs («couloir» entre la Mer Noire et la Méditerranée), de l'Azerbaïdjan et de l'Iran, où le monopole nucléaire nord-américain joua un rôle décisif. Mais qui serait de courte durée: le 24 septembre 1949, la Russie annonçait que le Club Atomique avait désormais un second membre.
Avec la Grande-Bretagne victorieuse, mais épuisée par la guerre, et la France en processus de réaffirmation, les USA prenaient la tête de ce qu'on a appelé le Monde Libre. Le président nord-américain Truman promit, aux termes de la doctrine aujourd'hui associée à son nom, l'appui des USA à tout pays menacé, de l'intérieur ou de l'extérieur, par la subversion communiste (mars 1947).
Le plan Marshall (juin 1947) serait la contrepartie économique de la doctrine Truman: l'Europe Occidentale allait être reconstruite, mais au prix de la consécration de la division instituée par le Rideau de Fer. Les Occidentaux n'ont pas réagi à l'entrée définitive de la Pologne et de la Tchécoslovaquie dans la sphère soviétique, alors qu'à l'occident les ministres communistes étaient éloignés des gouvernements (France, Italie, etc.) et qu'aux USA on commençait la «Chasse aux Sorcières», dirigée par le sénateur McCarthy (février 1950). Pour commencer, le couple Rosenberg était arrêté (et, plus tard, exécuté), car il était accusé d'avoir fait passer aux Russes des secrets nucléaires. On sait aujourd'hui que les Rosenberg ont joué un rôle tout à fait secondaire dans cette histoire.
Il restait une brèche dans le Rideau de Fer: Berlin. Les vainqueurs avaient divisé l'Allemagne en quatre zones d'occupation et lui avaient interdit pour toujours de se réarmer. Les billets de banque émis par les occupants étaient valables dans toute l'Allemagne. C'était là une possibilité d'acquérir facilement des devises occidentales, ce que firent très rapidement les experts financiers du Kremlin. Les Anglais et les Américains répondirent par une réforme monétaire dans leurs zones d'occupation, et les Français firent bientôt la même chose.
Comme représailles, Staline décréta le blocus de Berlin (25 juin 1948). En prenant une telle décision, il sous-estimait la puissance aérienne occidentale: 225 Douglas DC-4 vont alors faire le premier pont aérien de l'Histoire en transportant dix mille tonnes de marchandises par jour (cinq fois la capacité maximale atteinte à la fin de la Seconde Guerre Mondiale).

Devant la suprématie nucléaire nord-américaine, Staline ne donne pas l'ordre d'ouvrir le feu contre les avions occidentaux, et, au bout d'un an, le blocus sera levé. [5]

De cette «partie de poker» entre des superpuissances naîtront l'OTAN et la consécration de la division de l'Allemagne en deux.

Le 25 juin 1950, la Corée du Nord, communiste, envahit celle du Sud. Les Etats-Unis interviennent à la tête d'un contingent de l'ONU. Le 3 juillet, le général nord-américain MacArthur, vétéran de la guerre du Pacifique, est nommé commandant des troupes de l'ONU (qui comprenaient également de petits contingents français, britanniques et australiens). Vingt-deux jours plus tard, les Nord-Coréens occupent toute la péninsule, à l'exception de l'enclave de Fusan, au Sud. A la suite d'une opération aéronavale, le 18 septembre, les forces de l'ONU contre-attaquent. Le 26 octobre, elles s'emparent de la capitale du Nord, Pyongiang, et repoussent les Nord-Coréens jusqu'à la frontière avec la Chine.



Hall d'entrée de l'ex-Union Soviétique. Architecture imposante, avec la statue de Lénine au fond

Alors que les Soviétiques font preuve d'un appui très discret (traduit par la présence de pilotes en uniforme nord-coréen et interdits de communiquer en russe par la radio, de s'approcher du front à moins de 60 kilomètres et de participer à des missions d'attaque au sol), la Chine, où les communistes, un an plus tôt, étaient sortis vainqueurs d'une interminable guerre civile, décide d'intervenir. En novembre, les premiers bataillons de «volontaires» chinois commencent à passer le Yalu. Ils seront bientôt trois cent mille, attaquant par vagues successives d'infanterie et obligeant leurs adversaires à reculer au-delà de Séoul, la capitale du Sud.

MacArthur incite Truman à se servir de la bombe atomique en bombardant la Mandchourie, mais celui-ci refuse et le vainqueur des Philippines finira par être écarté.

Au prix d'un effort de logistique sans précédent, les Américains ouvrent d'énormes routes dans un enchevêtrement de collines et arrivent à ce que leurs jeeps et leurs chars de combat traversent des cordillères les unes après les autres. L'appui aérien voisin est perfectionné, et les

Chinois et Nord-Coréens sont repoussés jusqu'au 38ème parallèle, le *statu quo* de 1950 étant ainsi rétabli.
Robert Guillain, reporter de *Le Monde* a décrit ainsi l'anéantissement d'une contre-offensive chinoise devant Séoul:
«Soldats et *coolies* (porteurs) chinois, après deux mois de marche pour venir de la Mandchourie, ne sont plus qu'à deux kilomètres de nos lignes quand, au-dessus de nos têtes, le manège aérien est engagé. C'est alors que commence le bombardement au *napalm* des invisibles Chinois (pour nous, journalistes, le mot *napalm* - mélange de gel et de charge incendiaire - est encore une nouveauté). (...) Les avions à réaction décrochent sur une seule aile, comme dans les films de Hollywood, et mitraillent, lancent des *rockets* et du *napalm*. Du côté de l'ennemi, il n'y a ni aviation, ni batterie anti-aérienne. (...) Notre artillerie entre en jeu contre les points de concentration ennemis et contre notre propre arrière-garde, où ont été détectées des tentatives d'infiltration. (...) Une fois la bataille finie, les cadavres amoncelés sur les collines pelées marquent la limite de l'avance ennemie. Des centaines de morts en formation serrée, des tas de cadavres et des monticules noircis où gisent ceux qui ont été brûlés par le *napalm*.» [6]
En juillet 1953, une conférence de paix reconnut les frontières du cessez-le-feu. Bilan: du côté communiste, 1,9 million de morts (parmi lesquels 900.000 Chinois) et, du côté opposé 448.000 (dont 415.000 Coréens du sud et 30.000 Nord-Américains).

SOUS LE SIGNE DE LA TERREUR NUCLEAIRE

Comme il fallait s'y attendre, un des points marquants de l'exposition de Bruxelles a finalement été la confrontation entre Nord-Américains et Soviétiques, uniquement dans le domaine de l'idéologie et des relations publiques, bien entendu. Deux pavillons gigantesques, élevés pour faire la propagande des vertus des deux systèmes antagonistes. D'un côté, les merveilles de la société de consommation, la télévision et les machines à sondages. De l'autre, le modèle du *Spoutnik* (premier satellite artificiel en orbite) et l'exaltation des réalisations techniques et économiques du socialisme.
C'était l'époque de la terreur nucléaire. Dans les atolls du Pacifique et dans le désert du Nevada, les USA mettaient au point leurs différents types de bombe atomique en faisant souvent des essais en plein air. Les Soviétiques faisaient la même chose à l'intérieur de leur vaste territoire et dans le secret de ce qu'on a appelé les «villes interdites».

En septembre 1954, dans les monts Oural, 45.000 soldats soviétiques ont été envoyés dans une zone où une bombe atomique venait d'exploser. Cet épisode a son équivalent du côté opposé. Un documentaire gardé secret pendant des décennies et passé à la télévision nord-américaine seulement en 1994 montrait des marins montant à bord de navires qui venaient de subir l'explosion d'une bombe atomique sur l'atoll de Bikini, alors que les compteurs Geiger crépitaient (26 juillet 1946).
Dans la stratosphère, les bombardiers du Commandement Aérien Stratégique nord-américain volaient 24 heures par jour avec leurs ogives mortelles (une réalité dont Stanley Kubrik s'est inspiré pour l'argument de Dr. *Strangelove*, 1963, Hawk Films).
Des armes plus efficaces allaient bientôt faire leur apparition. Dans les silos souterrains de chacun des deux pays, des missiles intercontinentaux ont désormais attendu l'ordre de lancement venu de *bunkers* cachés. Et, à la fin des années 50, même au fond des mers, des sous-marins porteurs de missiles nucléaires ont représenté l'ultime forme de dissuasion: leurs salves devraient assurer les représailles fatales au cas où les autres moyens seraient détruits par une attaque surprise.
Le danger du commencement accidentel de la guerre était réel et ne serait atténué que plus tard, déjà dans les années 60, par l'installation du «téléphone rouge» entre la Maison Blanche et le Kremlin.

L'ATOMIUM

En contrepoint de la menace des bombes, on essayait d'affirmer les vertus de l'«atome pacifique» dont le symbole était l'édifice qui est resté célèbre sous le nom d'Atomium. Les Nord-Américains, battus dans la première phase de la course à l'espace, brandissaient un succès naval: alors que l'exposition fonctionnait depuis trois mois, le sous-marin nucléaire *Nautilus* avait réussi à naviguer sous les glaces du Pôle Nord.
Mais le lancement du *Spoutnik* (le 4 octobre 1957) eut des conséquences importantes aux USA. Les Américains découvraient soudain que le système éducatif dont ils s'enorgueillissaient tant pouvait finalement ne pas être le meilleur du monde. L'URSS, considérée comme un pays pauvre et retardé, avait réussi à former les cadres capables de mettre un satellite en orbite. Après avoir fait le diagnostic de la situation (la moitié des lycéens n'arrivait pas à l'université et la plupart d'entre eux n'avait pas reçu une éducation scientifique significative), le Congrès approuva en 1958 le National Defense Education Act, vaste programme d'investissement dans l'éducation. Pratiquement quarante ans plus tard, la crise

est revenue et les Nord-Américains s'inquiètent de nouveau de la baisse de niveau de l'enseignement et du manque de vocations scientifiques.
Autre conséquence du lancement du satellite soviétique: l'influence des scientifiques auprès de la Maison Blanche s'en est trouvée accrue. En novembre 1958, on allait créer le poste d'assistant spécial du président pour la science et la technologie, poste qui ne serait vaccant que pendant le mandat de Nixon.
Mais à cette époque-là, à Bruxelles, on vivait dans la fièvre de l'«atome pacifique». On pensa même alimenter l'enceinte de l'exposition avec



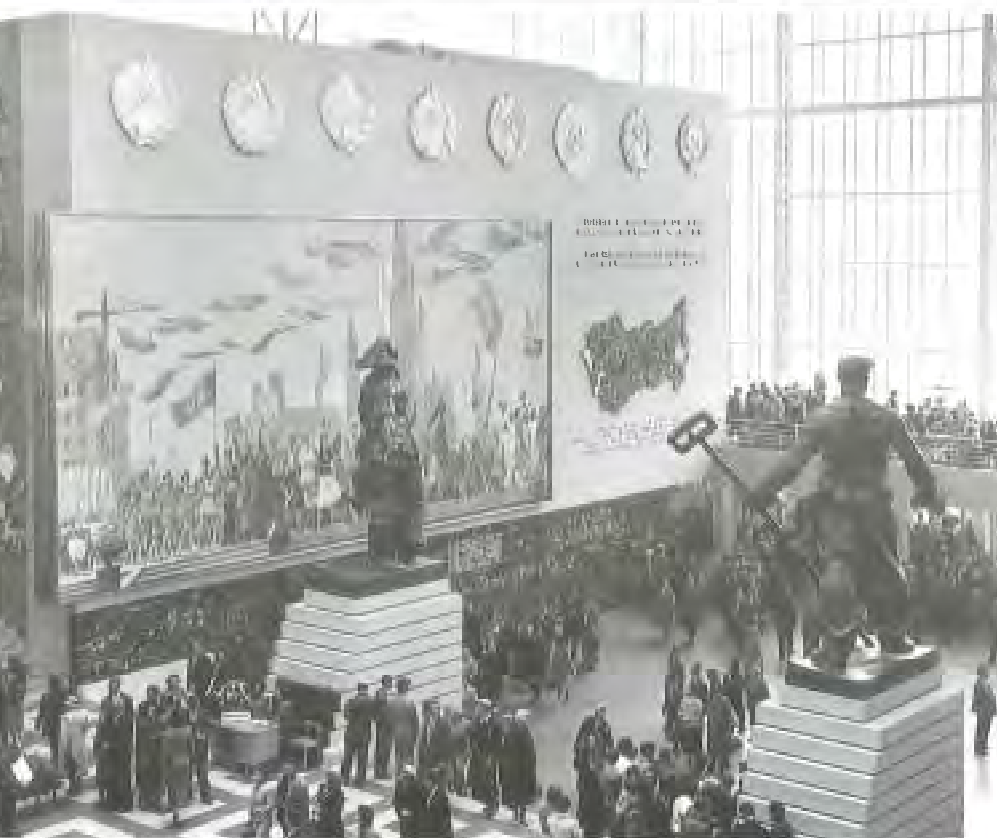
La Place de Belgique et son portique.
L'Expositon, zone de loisirs: jardins, bassins et jeux d'eau.

l'électricité produite par une petite centrale nucléaire que l'on construirait à proximité, mais l'idée finirait par être abandonnée: médecins et ingénieurs avaient de bonnes raisons de douter de l'innocuité du projet, surtout avec les technologies du moment.
A l'apogée de la campagne «Atomes pour la Paix» (dont les protagonistes ont été aussi bien les USA que l'URSS - cas, sans aucun doute, de mauvaise conscience), il n'y a rien d'étonnant à ce que l'emblème de l'exposition soit l'atome ou, plus exactement, l'audacieux édifice désigné sous le nom d'*Atomium*.
Idéalisé dès 1954 par l'ingénieur belge A. Waterkeyn, directeur du département économique de Fabrimetal, il allait finalement coûter 20 millions de francs belges (environ 114 millions d'escudos de l'époque).

C'était la représentation d'une molécule de fer augmentée 150 milliards de fois. Entièrement recouverte d'aluminium, la structure en acier spécial, d'un degré élevé d'élasticité, se compose de neuf sphères de 18 mètres de diamètre chacune, reliées entre elles par des tubes de 29 mètres. Le point le plus élevé atteint 110 mètres. La réception se trouvait dans la sphère inférieure. Juste à côté, il y avait l'exposition du Groupe Nucléaire Belge pour le Congo, qui présentait des projets de développement de centrales nucléaires dans les colonies belges. Le ton était donné pour ce qui venait ensuite: un bombardement incessant d'images sur les utilisations non militaires de l'énergie atomique.
En montant aux sphères supérieures par le plus long escalier roulant jamais installé en Europe, les visiteurs trouvaient de nombreuses expositions aussi bien organisées par des pays que par des entreprises, présentant ce qu'il y avait de plus moderne dans le domaine des applications industrielles du nucléaire (production d'énergie, médecine, etc).
De la plus haute sphère, on jouissait d'une vue éblouissante sur l'enceinte de l'exposition. La charge symbolique était évidente: grâce à l'usage pacifique de l'atome, on pouvait arriver au meilleur des mondes.
Dans la plus haute sphère, il y avait aussi un restaurant qui fonctionne toujours. Un ascenseur rapide y conduisait les visiteurs en 25 secondes seulement, ce qui était une «vitesse surprenante».[7]
L'Atomium était effectivement le *clou* de l'événement, comme l'avait été la Tour Eiffel pour l'Exposition Universelle de Paris, en 1889. Photographié sous tous les angles possibles et imaginables, imprimé sur des cartes postales, reproduit en miniature, il est devenu célèbre dans le monde entier.
Mais il n'a pas plu pour autant à tout le monde. Le critique français Bernard Champigneulle comparait le «fonctionnalisme» de la Tour à la «gratuité» de l'édifice.
«La Tour Eiffel ressemble exactement à cela, c'est-à-dire à une tour. L'Atomium fait penser à un jouet de Brobdingnag (le Pays des Géants dans les *Voyages de Gulliver* de Jonathan Swift). La tour était un prodigieux exemple des possibilités ouvertes par l'architecture du fer et l'affirmation d'une capacité industrielle. Avant même qu'elle ne soit utilisée par la radio (installation d'antennes au sommet), ses trois terrasses panoramiques d'où l'on apercevait Paris et ses environs soulignaient, sinon sa beauté, du moins son utilité. Bien que très visité, l'Atomium n'ambitionne que la gratuité d'un symbole. Et il est, en effet, celui des temps modernes, de la civilisation dite atomique.(...) De même que le Trocadéro (*clou* de l'Exposition Universelle de Paris, en 1878, détruit ensuite dans sa presque totalité) était une vision du futur. C'est-à-dire en accord avec l'esprit souhaité par les organisateurs de l'Exposition de Bruxelles.» [8]

Que dirait-il devant les présentations des systèmes de Réalité Virtuelle prévues pour l'EXPO'98 ?
L'endroit choisi pour l'EXPO'58 était le plateau du Heysel, à sept kilomètres au nord-ouest de Bruxelles. L'idée était d'essayer d'utiliser quelques-uns des bâtiments qui avaient été construits pour l'Exposition Universelle de 1935 et qui existaient encore. On ajouta à cet espace le Parc de Laecken qui avait été propriété royale, le bois d'Ossegan et le Palais du Belvédère.
Le Palais Central utilisé en 1935 fut transformé en centre d'accueil aux visiteurs. On pouvait y trouver aussi bien un service de renseignements qu'un hôtel et un coiffeur...
C'est ainsi qu'on obtint une surface de 200 hectares, coupée de vallées et de collines et où il était interdit de circuler en voiture. Il fallait résoudre le problème du transport des personnes, pour éviter la fatigue provoquée par les montées et les descentes successives.
Pour relier l'entrée du parc au centre de l'enceinte, on construisit donc un viaduc en béton d'environ un kilomètre de long et quinze mètres de haut à l'endroit le plus élevé. Grâce à celui-ci, non seulement on supprimait les problèmes dus à l'inclinaison du terrain, mais on permettait aussi aux piétons d'avoir une perspective aérienne. On installa aussi un téléphérique de 165 cabines et plusieurs trains, de façon à ce que les longues distances à parcourir d'une extrémité à l'autre de l'exposition ne découragent pas les plus timorés.
Les travaux ont duré trois ans et ont mobilisé une armée de 15.000 ouvriers, aussi bien belges qu'étrangers. Pour coordonner tout ce travail et le fonctionnement général de l'exposition, il y avait un commissariat dirigé par le baron Moens de Fernig, secondé par Charles Everaerts de Velp, haut fonctionnaire du Ministère de l'Economie.
Vue d'avion, l'exposition faisait penser à une vache dessinée par un enfant. La tête et les épaules correspondaient aux pavillons des différents pays (27 hectares). Le tronc était formé par les foires de Belgique et des Colonies (17,5 hectares). Occupant la place des quartiers postérieurs, les sections consacrées aux arts et aux sciences étaient installées dans des édifices de l'exposition de 1935 (1,3 hectare). Au centre de l'«animal», c'est-à-dire au croisement des quatre avenues principales, se trouvait bien évidemment l'Atomium.
Dans cette enceinte gigantesque installée dans un des plus beaux cadres naturels jamais utilisé pour une Exposition Universelle, les organisateurs installèrent tout ce qu'ils pensaient devoir contribuer à donner l'idée d'un nouvel humanisme.

Le Palais de la Coopération Mondiale était un peu la matérialisation de cette idée, réunissant en un seul édifice des organisations internationales comme les Nations Unies et le Conseil de l'Europe.
Dans la «zone belge», plusieurs pavillons thématiques: celui du Génie Civil (à l'extérieur duquel il y avait une carte géante de la Belgique, indiquant en relief les principaux travaux existants ou en projet, et au-dessus de laquelle courait une passerelle sans appui au sol et uniquement suspendue à une structure en béton), le Palais des Transports (où il était même possible de passer son permis de conduire) et son congénère de l'Electricité où, à côté de transformateurs et de générateurs gigantesques, il y avait une exposition des électroménagers les plus variés qui relégueraient bientôt dans les musées des vieilleries comme le moulin à légumes ou le garde-manger.
Dans le Pavillon du Vatican, on pouvait assister à la messe célébrée en différentes langues, ou faire sa première communion. Il est intéressant de remarquer que le pavillon voisin était le Pavillon Soviétique, coexistence ainsi décrite par João Coito, sous-chef de rédaction du quotidien *Diário de Notícias*, dans un reportage publié dans l'édition du 24 avril 1958: «Quand, dans la grisaille d'avril, on ouvre les portes du "temple" du matérialisme, on entend le son du carillon du Vatican qui, en envolées célestes, annonce les «matines», et, simultanément, les accords de l'hymne soviétique. Face à face, les horloges du Pape et de Khrouchtchev indiquent la même heure et affirment deux idéaux incompatibles.»
Deux pôles, celui des Sciences et celui des Beaux-Arts, étaient les points-clé de l'exposition. D'un côté, les merveilles de la technique, de l'autre, l'art, aussi bien dans son expression traditionnelle que dans son expression moderne.
Et si le spectacle des technologies prétendait être le pont entre le présent et le futur, les Beaux-Arts matérialisaient la communion entre le présent et le passé, grâce à un ensemble de plus de trois cents chefs-d'oeuvre présentés sous la devise «Cinquante ans d'Art Moderne». Une force de vingt agents en civil avait pour mission de surveiller les toiles venues de 48 pays et évaluées à 20.000 millions de francs belges (1.200 millions d'escudos de l'époque). L'URSS envoya trente tableaux jusque-là inédits en Occident.
Les Journées Internationales de Musique Expérimentale présentèrent des oeuvres de Boulez, Stockhausen, Nono et Pusseur. Il y eut aussi un Festival de Musique Electronique, des spectacles de jazz, des concerts classiques par l'Orchestre Philarmonique de Berlin et des représentations de l'Opéra de Paris.


Intérieur du Pavillon Soviétique.
Mise en scène d'une idéologie et de ses conquêtes sociales et technologiques.

Nous parlerons plus loin des pavillons nationaux. Cependant, il est intéressant de remarquer que l'appel des organisateurs à la concorde et à la coopération n'a été que très vaguement suivi. Comme le regrettait Champigneulle, «presque tous les pays cherchaient à montrer que, par rapport aux autres, ils étaient plus avancés sur la voie du progrès et que, par conséquent, ils étaient plus forts, plus intelligents ou plus riches que leurs voisins».
Dans cette compétition entre les nations, la proportion entre l'espace occupé dans le Parc du Heysel et celui occupé sur le globe terrestre n'était pas forcément respectée, comme on pouvait le constater en parcourant les pavillons de Monaco, du Liechtenstein ou de la République de Saint-Marin. Seule la principauté d'Andorre brillait par une absence inexplicable...
João Coito attirait l'attention des lecteurs sur les effets négatifs de la profusion de pavillons: «La surface du parc étant trop exiguë pour toutes ces représentations, les pavillons, par manque d'isolement, ne disposent pas de la perspective qu'ils mériteraient et ne peuvent pas être admirés dans leurs proportions réelles. Et c'est dommage! D'une part, l'agglomé-

ration de bâtiments contribue à créer une impression de grande foire; d'autre part, on perd partiellement cette vision extraordinaire de l'architecture du futur, objectif cependant largement atteint, mais que beaucoup de visiteurs ne sont pas arrivés à attraper.» [9]
A une époque marquée par l'apparition de nouveaux états - la décolonisation avait déjà commencé -, il a fallu faire de la place pour quelques nouveaux-arrivés, comme c'était le cas du Maroc et de la Tunisie (dont l'indépendance s'était effectuée après l'élaboration du Programme Préliminaire de l'Exposition). Il est intéressant de remarquer que ces toutes récentes nations étaient les seules à adopter, comme modèle pour leur pavillon, les décors traditionnels et folkloriques qui avaient caractérisé les Expositions Universelles précédentes.

LE MIRAGE COLONIAL

Outre la Guerre Froide, une autre réalité se profilait comme toile de fond de l'EXPO'58: la décolonisation. En 1958, la fin des empires coloniaux, aussi bien britannique que français, était visible. Et l'absence des pavillons coloniaux coûteux et impressionnants que la Grande-Bretagne et la France avaient présentés lors des expositions précédentes soulignait la splendeur, mais aussi l'anachronisme, du Pavillon Colonial Belge.
Conçu pour rehausser la «mission civilisatrice» de la métropole belge au Congo et au Rwanda-Urundi, l'exposition coloniale couvrait 12 hectares de jardins tropicaux et se composait de sept pavillons: administration d'outre-mer, énergie et transports, missions catholiques, agriculture, histoire naturelle, mines et commerce. Le Congorama présentait un spectacle de son et lumière qui évoquait l'épopée congolaise depuis l'époque du voyage aventureux du journaliste nord-américain Stanley jusqu'à l'actualité.
Comme proclamation d'objectifs impériaux, c'était un succès. Mais l'image présentée était loin de refléter le véritable état des choses, comme, d'ailleurs, aussi bien les Belges que le reste du monde allaient le découvrir deux ans plus tard, quand, après son indépendance, le Congo fut ébranlé par une lutte sanglante.
Depuis 1885, la Belgique dominait un territoire de 2,4 millions de kilomètres carrés dans le bassin du Congo. Au début, il avait été un fief personnel du roi Léopold II, à l'intérieur duquel les africains étaient forcés à travailler dans les mines et les plantations dans des conditions indescriptibles: couper la main droite était le châtiment le plus fréquent. On



Détail d'un village congolais.
Un portrait de la «mission civilisatrice» de la Belgique en Afrique.

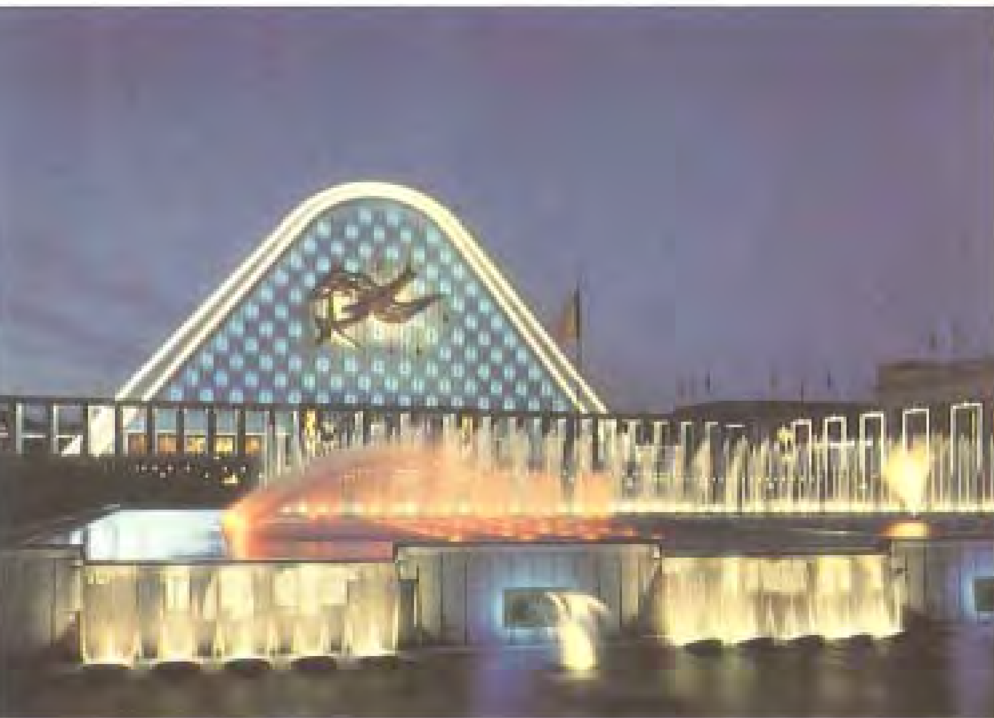
calcule que cinq à huit millions de Congolais ont dû mourir jusqu'en 1908; la pression de l'opinion publique intérieure et extérieure (pour laquelle, malgré l'esprit colonial de cette époque, de telles méthodes étaient excessives) obligea alors le roi à confier l'administration de l'Etat Indépendant du Congo au gouvernement belge.

Pendant les cinquante années qui ont suivi, un mélange de paternalisme et de «développementisme» a permis que le niveau de vie et l'indice de scolarité soient les plus élevés de l'Afrique d'alors. Mais le tableau était trompeur: peu de Congolais allaient plus loin que l'instruction primaire et presque aucun ne rentrait à l'université. Les idéaux nationalistes plantaient leurs racines dans la classe ouvrière congolaise nombreuse et partiellement urbanisée. Les «vents du changement», auxquels faisait allusion Harold Macmillan, alors premier ministre britannique, soufflaient sur le reste de l'Afrique et obligeaient les Anglais à décréter l'état d'urgence au Kenya, en octobre 1952, à la suite de la révolte des Mau-Mau. Les Belges essayaient vainement de mettre sous globe leur «joyau de la couronne». Quand, en 1955, le professeur Van Bilden, politique belge connu, suggéra que le Congo soit préparé pour accéder à l'indé-

pendance «dans trente-cinq ans» il fut insulté par ses compatriotes. Ils ne se doutaient pas que bientôt ils concèderaient cette même indépendance et abandonneraient en masse ce territoire.
Il a suffi que le chômage augmente et que les tensions tribales s'accentuent pour que les Belges passent d'un extrême à l'autre: quand, en 1960, Patrice Lumumba et les autres leaders africains arrivèrent à Bruxelles, ils étaient préparés pour réussir, dans le meilleur des cas, à ne marquer la date de l'indépendance que dans cinq ans; ils la reçurent immédiatement, une guerre civile éclata et se prolongea jusqu'en 1965. Au cours de celle-ci, il y eut une tentative de sécession du Katanga et une intervention armée de l'ONU.
Au Rwanda et au Burundi était lancée la semence des haines raciales qui, longtemps après, en avril 1994, exploseraient en une guerre tribale, la plus sanglante que l'Afrique n'ait jamais connue. Celle-ci provoqua 500.000 morts et quatre fois plus de réfugiés.
Un peu plus loin, on fera les mêmes remarques à propos du Pavillon Portugais. Bien que les moyens utilisés soient beaucoup plus modestes, dans celui-ci était glorifié l'«effort du Portugal dans ses immenses territoires d'outre-mer qui lui restaient de son expansion». [10] Ironie du sort, un an plus tard, à Bissau, la police portugaise utiliserait les armes pour réprimer la première grève des débardeurs africains, provoquant ainsi cinquante morts. Le massacre de Pidgiguiti - cet épisode est ainsi resté connu - convaincrait les indépendantistes à opter pour la lutte armée et ironiquement serait le prélude de l'insurrection dans les anciennes colonies portugaises, qui commença par l'assaut de la prison de Luanda, le 4 février 1961.

L' EXPOSITION DES ELECTRICIENS

Fidèle à la tradition des expositions belges, celle de 1958 incluait une gigantesque kermesse, la Joyeuse Belgique. Construite dans une zone accidentée du parc, elle occupait cinq hectares et comprenait trois rues, six places, cent cinquante maisons, cinquante cabarets, cinq théâtres et plusieurs jardins. On essayait de reproduire l'ambiance et la vie d'un village belge du début du siècle. Curieusement, il fallait que le visiteur recule jusqu'en 1900 pour fuir les angoisses des années 50 et s'amuser...
Voyager dans le futur était une autre alternative. Le Parc d'Attractions transformait les peurs de l'Age Atomique en expériences agréables, vécues grâce à la technologie. Ainsi, dans ce Luna Parc on pouvait



Vue nocturne des fontaines et du Grand Palais illuminés.
La lumière et l'illumination des pavillons
comme métaphore du progrès et du bien-être social.

embarquer dans une fusée interplanétaire et «voler» jusqu'à la planète Mars, voyager à bord de voitures volantes ou s'amuser dans une machine centrifuge.

A la tombée de la nuit, les pavillons nationaux fermaient leurs portes, à 19 heures, une autre exposition naissait, celle des électriciens. Les rues se transformaient en fleuves de lumière et les pavillons se transfiguraient. Même le Pavillon Portugais, presque tout en verre (projet de l'architecte Pedro Cid) fut conçu pour fonctionner «comme une grande vitrine illuminée dans la nuit, attirant la curiosité des milliers de visiteurs nocturnes de l'exposition». [11] Le Pavillon Soviétique, massif pendant la journée, se mettait à briller comme un candélabre, alors que les sphères de l'Atomium semblaient fluctuer en état d'apesanteur. Les travaux ne se sont pas limités au Parc du Heysel. Même Bruxelles en a senti les effets. Comme au début du siècle, les «progressistes» l'ont emporté sur ceux qui défendaient la conservation des vieux quartiers de la ville.

En 1863, le lit de la rivière qui traversait la capitale a été comblé, sous prétexte de défendre la santé publique. Ces travaux ont traîné jusqu'en 1870 et ont provoqué la destruction des quartiers populaires qui la bor-

daient. Pour raccorder les deux gares centrales (Gare du Nord et Gare du Midi), à trois kilomètres l'une de l'autre, il fallut éventrer le centre de Bruxelles. Les travaux commencèrent en 1911, mais furent interrompus par la Première Guerre Mondiale; ils ont repris en 1935, et ne seront terminés qu'à la fin du deuxième conflit mondial. En 1952, quand le roi Baudouin inaugura ce raccordement, les effets d'un demi siècle de paralysie du centre historique étaient irrémédiables, des zones traditionnelles avaient été détruites et la population avait fui vers la périphérie.

L'EXPO'58 va déclencher une nouvelle fureur d'urbaniser qui va s'abattre sur la ville, changeant à nouveau sa physionomie. Tout a été éventré pour faire passer les trains, les voitures et les tramways pour les 40 millions de visiteurs attendus (six fois la population belge de l'époque, il faut le souligner). On a construit 45 kilomètres de nouvelles routes et 8 de tunnels, en faisant, par exemple, un «nettoyage chirurgique» autour de la cathédrale de Sainte Gudule et même en transformant la Grand'Place, coeur de Bruxelles et mémoire vivante de la cité des bourgmestres, en parking, avec parcmètres, pour une cinquantaine de véhicules...

L'afflux de millions de visiteurs provoqua la flambée des prix dans la capitale belge. Les observateurs notaient qu'ils augmentaient du triple par rapport à une époque normale. Voici comment João Coito décrivait la situation: « Il n'est pas sûr et certain que les millions de visiteurs atten-



dus arrivent à couvrir les dépenses de cette formidable initiative. Ses organisateurs n'ont certainement pas oublié que la dernière Exposition Universelle de Paris, en 1937, s'est soldée par un déficit de 400 millions de francs. Alors, il faut tenir compte d'éventuelles pertes et inonder la Belgique de devises étrangères. (...) Les taxis représentent un danger pour le touriste non-averti qui, en un clin d'oeil, se voit obligé à payer pour un court trajet la somme indiquée, plus trois francs belges de l'époque, plus 20 pour cent, somme pas toujours facile à calculer et que le *chauffeur*, accueillant mais méfiant, n'accepte pas toujours de bon gré.
Nous avons entendu un Belge dire le plus naturellement du monde qu'une affaire qui ne rapporte pas cent pour cent de bénéfice n'est pas intéressante.
Il était difficile de trouver à s'héberger dans une ville qui recevait 175.000 visiteurs par jour et dont la capacité hôtelière ne dépassait pas 6.000 chambres: «Il faut mille et une recommandations pour obtenir une chambre d'hôtel, même identique à celle qui, par fatalité, nous a été attribuée et pour laquelle nous payions sans salle de bain et sans la moindre hygiène, plus de deux cents escudos (à cette époque,



Les fontaines de la Place de Belgique

à Lisbonne un costume en laine fait sur mesure coûtait cinq cents escudos).»[12]

Pour résoudre le problème, on a construit, à deux kilomètres de l'exposition, la «Model Expo», auberge préfabriquée de 2.500 chambres. Cette solution n'était pas sans inconvénients: «L'insonorisation est inexistante et les visiteurs de l'Expo peuvent facilement exhiber ce que la pudeur la plus élémentaire doit cacher.»[13]

S'il y a un aspect qui caractérise l'ambiance de l'Exposition de Bruxelles, c'est bien celui d'une croyance presque ingénue dans le



Le Pavillon de la Poste et des Télécommunications
L'architecture exalte les conquêtes technologiques.

progrès technique, mais aussi celui de la peur de la «bombe». La technologie avait déjà domestiqué l'atome et tout semblait à sa portée. Dans une Europe qui soignait encore ses blessures de l'après-guerre, surgissaient des autoroutes, des viaducs, des barrages, des gratte-ciel...Des satellites croisaient l'espace, ayant même des animaux à bord, et le jour où l'homme pourrait faire de même était proche.

Les Belges présentaient le projet d'une centrale nucléaire qui devait commencer à fonctionner en 1960 et les Français proclamaient que, en 1967, ils produiraient, grâce au nucléaire, un tiers de l'électricité consommée dans leur pays. Actuellement ils en produisent déjà 80%.
Le baron Moens de Fernig, commissaire-général de l'exposition affirmait: «Dans l'histoire du monde la date de 1958 pourra être le point de départ d'un nouvel idéal, plus humain et plus universel.»
Ironiquement, le plus grand succès de la technologie, la conquête de l'espace, était un sous-produit de la Guerre Froide. Après la mort de Staline (1953), Khrouchtchev s'aperçut que la stratégie militaire classique avait été bouleversée par les nouvelles technologies. Il ne suffisait plus d'avoir des millions d'hommes équipés d'armes conventionnelles pour gagner les guerres et, surtout pour l'emporter dans les rapports de force au niveau mondial.
Il fallait avoir des bombes atomiques et les moyens de les lancer: des bombardiers intercontinentaux, encore mieux, des missiles balistiques. Et, si Staline réussit à avoir la bombe atomique pour l'URSS en 1949, Khrouchtchev, lui, encouragea l'ingénieur Serguei Korolev à continuer le programme des missiles de grande portée, capables d'atteindre le territoire ennemi et d'échapper à l'attraction de la Terre. Entre 1948 et 1953 Korolev construit cinq types différents de fusées, dont la fusée *R5* qui avait une portée de 12.000 kilomètres.
Du côté des Etats-Unis, les raisonnements stratégiques ne sont pas très différents. Quand la Guerre de Corée éclata, le Pentagone s'aperçut de la fragilité nord-américaine dans le domaine des missiles. Alors, un ingénieur allemand, inconnu à cette époque, est chargé de fabriquer, en un mois, une fusée ayant une portée de 800 kilomètres. Il accomplira sa mission.
Cet ingénieur s'appelait Werner von Braun. Inscrit au parti nazi en 1940, il avait travaillé avec enthousiasme à la création d'armes secrètes pour les Allemands: le *V1*, ancêtre des missiles de croisière, et le *V2*, précurseur des missiles balistiques modernes. Au moment de la chute de l'Allemagne il préféra se rendre aux Américains plutôt qu'aux Soviétiques.
«Dénazifié», il fut transféré dans un centre d'essais des armes de l'armée américaine, ainsi que des tonnes de documents secrets saisis dans les centres de recherche de la Baltique.
En 1952 il est nommé directeur technique du programme des missiles balistiques de l'année des Etats-Unis. En 1958, après avoir mis sur orbite le premier satellite américain *Vangard*, il sera chargé de la mise en oeuvre du programme *Apollo*.



II

LES ENTHOUSIASTES DU PROGRES

LA SCIENCE MILITARISEE

La science, le pouvoir et la guerre forment un *cocktail* aux effets incertains. C'est une histoire qui commença aux premiers coups de feu de la Seconde Guerre Mondiale.

En décembre 1940, pendant la Bataille d'Angleterre, les travaux du scientifique britannique J.Watson-Watt dans le domaine du radar donnent un avantage décisif aux avions de chasse da la R.A.F. Un an plus tard, quand les USA entrent en guerre, le président Roosevelt crée l'OSRD (Office for the Scientific Research and Development - Bureau pour la Recherche Scientifique et le Développement) pour diriger les travaux scientifiques liés, d'une certaine manière, à l'effort militaire. En collaboration avec le Royaume-Uni et le Canada des programmes dans des domaines les plus divers ont été lancés - de la médecine à l'ingénierie, de l'agriculture à la métallurgie et à la linguistique. Parmi les résultats obtenus se détachent la production industrielle de la pénicilline et la généralisation de l'emploi du *DDT*.

Le premier antibiotique, mis au point, en 1939, par le Britannique Alexander Fleming, permit de réduire les risques d'infection parmi les blessés en combat et de lutter efficacement contre les maladies vénériennes (facteur non-négligeable de la démoralisation des armées). L'âge d'or des antibiotiques dure jusqu'aux années 80; à cette époque on se rend compte que les bactéries étaient capables de s'adapter à chaque nouvelle drogue qui faisait son apparition sur le marché. Actuellement la tuberculose, le choléra, la malaria et les infections causées par des staphylocoques reviennent en force et présentent des variétés de plus en plus difficiles à soigner.

La découverte d'un nouvel insecticide, le *DDT*, provoqua les mêmes phénomènes. Il permit, en éliminant les puces et les poux ou les moustiques, respectivement responsables de la dissémination des micro-organismes provoquant le typhus exanthématique ou la malaria, de réduire l'incidence de ces maladies. La lutte contre les parasites a aussi permis que la production agricole augmente. Amélioration passagère, en effet on découvrit que ce produit pouvait contaminer toute la chaîne alimentaire (l'homme y compris): sa présence est déjà détectée dans le foie des pingouins de l'Antarctique. D'ailleurs les parasites ont aussi acquis des résistances.

Cependant, la bombe atomique fut le résultat le plus important obtenu par l'OSR. En décembre 1938, pour la première fois, la fission de l'uranium était réalisée à l'Institut de Physique du Kaiser Guillaume par les physiciens Otto Hahn et Fritz Stassman. Si avec un faisceau de neutrons on bombarde des atomes d'uranium, leur noyau se divise, en libérant de la radioactivité sous la forme de rayons gama. Les neutrons libérés au cours du processus peuvent scinder d'autres atomes d'uranium, provoquant ainsi, une réaction en chaîne.
Le physicien danois, Niels Bohr, étant au courant de ces faits, en 1939, à son arrivée aux Etats-Unis, alerta d'autres collègues, réfugiés comme lui (parmi lesquels l'Italien Enrico Fermi et le Hongrois Leo Szilard), que l'Allemagne nazie pourrait fabriquer une arme atomique. Szilard persuada Einstein, autre scientifique ayant fui le nazisme, d'écrire au président des Etats-Unis.
Ainsi, le 2 août 1939, Einstein écrivait à Roosevelt: «Certains travaux récents de Enrico Fermi et de Leo Szilard m'amènent à penser que l'élément uranium peut, prochainement, devenir une nouvelle et importante source d'énergie. Certains aspects de la situation ainsi créée semblent exiger une vigilance particulière et, le cas échéant, une action rapide de la part de l'Administration.»
La dernière partie de cette lettre voulait dire que les nazis semblaient capables de fabriquer la bombe atomique. Un des meilleurs physiciens de l'époque, Werner Heisenberg, non seulement ne s'était pas enfui aux Etats-Unis comme beaucoup de ses collègues allemands et italiens, mais avait informé, en 1942, le ministre de l'Armement, Albert Speer, que l'Allemagne était en mesure de la fabriquer.
Le 6 décembre 1941, veille de l'attaque des Japonais à Pearl Harbour, Roosevelt donne le feu vert au projet.
Deux équipes commencent à travailler séparément: celle de Enrico Fermi, à Chicago, sur le contrôle de la fission de l'uranium et celle de Robert Oppenheimer sur la fabrication de la bombe proprement dite.
Le 2 décembre 1942, sur un *court* de tennis transformé en laboratoire, l'expérience appelée *Chicago Pile 1*, dirigée par Fermi, est un succès, il s'agit en effet de la première réaction contrôlée de la fission nucléaire de l'Histoire, même si celle-ci n'a produit qu'une toute petite quantité d'énergie, un demi watt (quatre-vingts fois moins qu'une ampoule de faible puissance).
Ce laboratoire était une énorme structure, rassemblant dans un ensemble géométrique 36 tonnes d'oxyde d'uranium, 5 kilogrammes d'uranium métallique et 349 tonnes de graphite. Celui-ci sert de modérateur à la réaction, en réduisant la vitesse des neutrons et en augmentant la possi-



Perspective nocturne du Portique de la Belgique

bilité de scission des noyaux avec lesquels ils peuvent, éventuellement, entrer en collision. Dans la pile, étaient introduites ou retirées des barres de cadmium (qui a la propriété d'absorber les neutrons) pour contrôler la vitesse du processus.

On pourra deviner le caractère artisanal de cette expérience grâce aux détails suivants: la pile n'était pas du tout blindée contre les radiations et le dispositif de sécurité consistait en une série de barres de cadmium accrochées au plafond et dont la corde devait être coupée par un membre de l'équipe, si la réaction s'«emballait».

Szilard s'approcha de Fermi et lui murmura à l'oreille: «C'est un jour sombre dans l'histoire de l'humanité!»

De son côté, l'équipe de Oppenheimer s'installe, dans le secret le plus absolu, à Los Alamos, dans le désert du Nouveau Mexique. Grâce à l'expérience de Fermi, Oppenheimer et son équipe sont conscients que la réaction en chaîne ne se produit que lorsqu'une certaine concentration d'uranium (la masse critique) est atteinte; ils cherchent ainsi les matériaux idéaux pour fabriquer la bombe et en ont trouvé deux: l'isotope 235 de l'uranium (obtenu en raffinant de l'uranium naturel dans l'usine d'Oak Ridge dans le Tennessee) et le plutonium 239, facilement obtenu à partir de l'uranium par réactions atomiques (pour produire du plutonium, le réacteur de Hanfort sera construit sur les rives du Colombia et, jusqu'aux années 70, en produira pour l'armement nucléaire américain; actuellement ce réacteur pose encore un grave problème environnemental).

Le 16 juillet 1945, à Alamogordo, dans le désert du Nevada, la première bombe expérimentale à base de plutonium explose. Le 6 août est lancée une bombe à l'uranium sur Hiroshima qui tue 140.000 personnes et qui en irradie 60.000. Deux jours plus tard, une bombe au plutonium atteint Nagasaki, tuant 70.000 personnes. Le 14 août le Japon capitule.
Perturbé par ces événements, Einstein déclara: «Nous avons gagné la guerre mais non la paix...». Deux ans plus tard, pendant une interview pour la revue *Newsweek*, il confessa: «Si j'avais pu deviner que les Allemands ne réussirait pas à avoir la bombe atomique, personnellement je n'aurais pris aucune initiative» (allusion à la lettre qu'il avait adressée au président Roosevelt).
En effet, six mois avant la reddition des nazis (en mai 1945, avec l'entrée des Soviétiques dans Berlin), l'espionnage américain avait découvert que les Allemands avaient, irrémédiablement, pris du retard. Celui-ci fut provoqué par une certaine résistance passive des physiciens germaniques, par la désorganisation industrielle à l'arrière et par le sabotage de l'usine d'«eau lourde» (utilisée comme modérateur pour les réactions atomiques) de Telemark réalisé par la résistance norvégienne.
Oppenheimer rappellera que, en voyant l'explosion de Alamagordo, une phrase de Vishnu, du livre sacré hindou, le *Bhagavad gîtã*, lui revint à la mémoire: «Je suis la mort qui emporte tout, la source des choses à venir.» Plus tard, devant le spectacle de Hiroshima et Nagasaki dévastées, il fit cette remarque: «Après cela, nous, les scientifiques, nous avons perdu l'innocence.»
Après la Seconde Guerre Mondiale il sera en faveur d'un contrôle international de l'énergie atomique. En 1953 il s'oppose à la construction de la bombe à hydrogène, défendue par son collègue Edward Teller. C'est l'époque du macarthisme et Oppenheimer finissait par être accusé de sympathies «rouges» (pendant sa jeunesse il fut militant communiste) et destitué de toutes ses charges. Ce n'est que dix plus tard qu'il fut réhabilité.
Cependant, en 1994, les révélations faites dans le livre écrit par l'ex-chef du KGB, Pavel Sudoplatov (*Missions Spéciales*) l'ont remis en cause. En plus du physicien britannique Klaus Fush, jugé et condamné pour espionnage en faveur des Soviétiques, il y aurait eu un ensemble de scientifiques qui avaient fourni intentionnellement à des espions soviétiques, des informations qui ont permis à l'URSS de fabriquer la bombe atomique. Et Oppenheimer aurait été l'un des principaux membres de ce groupe.
Les réactions ne se sont pas fait attendre. Hans Bethe, un des plus grands mathématiciens du monde, manifesta son indignation et deman-

da la totale réhabilitation de son ami disparu. A propos de cette affaire, le *Wall Sreet Journal* ironisa: «Le monde de l'espionnage a acquis une nouvelle maxime - les vieux espions soviétiques ne meurent jamais et écrivent des livres pleins de révélations sensationnelles, dans l'espoir, un jour, de devenir riches...»



Extérieur du Pavillon de l'URSS, en verre et acier trempé.
Comme dans toutes les expositons auxquelles elle avait participé,
l'URSS se faisait représenter par des pavillons démesurés.

Aucun doute que dans cette affaire, qui n'est toujours pas complètement élucidée, il y a eu deux moments où la science a dirigé la politique: quand Einstein a persuadé Roosevelt de fabriquer la bombe atomique et peut-être, quand un groupe de scientifiques occidentaux décidèrent de partager avec les Soviétiques une partie de leur savoir. Sans parler de trahison, si cet acte a effectivement existé, il a peut-être contribué, grâce à la terreur, à éviter que la Guerre Froide, devienne plus intense et dépasse certaines limites.

D'ailleurs, la militarisation de la science non seulement fut décisive pour la victoire des Alliés, mais créa aussi un entrelacement entre la recherche et le pouvoir,et entre la recherche civile et la recherche militaire. Depuis lors, cet entrelacement n'a pas cessé de s'accentuer.

Le «mariage» gouvernement-communauté scientifique est devenu, malgré les problèmes qu'il a créés, trop avantageux pour les deux côtés, pour qu'il soit remis en cause. Cette promiscuité s'est accentuée au fur et à mesure qu'aux Etats-Unis et en URSS la course à l'armenent dépensait de plus en plus une partie de la richesse nationale. Les scientifiques, ayant perdu l'innocence (pour reprendre l'expression de Oppenheimer), ne pouvaient plus se dérober à la responsabilité morale de leurs travaux dans un monde au bord de l'embrasement nucléaire et se déclarer indifférents aux conséquences de leurs actes.

DE LA POELE A L'ADN

Entre temps, et en dehors des polémiques, d'autres découvertes des années 40 et 50 étaient en train de changer la vie des hommes, peut-être d'une manière moins spectaculaire, mais non moins profonde que le pouvoir de l'atome. Ces découvertes, explicitement ou implicitement, étaient présentes à l'EXPO'58.

En 1947, les automobiles étaient, peu à peu, équipées de pneus sans chambre à air et les premiers avions à réaction franchissaient le mur du son (en réalité pendant la Seconde Guerre Mondiale cette prouesse a déjà été réalisée, accidentellement, au cours de vols piqués d'appareils à hélice, ayant, en général, des conséquences désastreuses pour l'avion et le pilote).

En 1948, les disques 33 tours (LP) faisaient leur apparition, ainsi que les premières émissions par câble et trois ans plus tard les transmissions en couleurs débutaient.

Tandis que tout ceci se passait aux Etats-Unis, les Français inventaient la poêle antiadhésive (1955) et les Britanniques inauguraient l'ère de la navigation commerciale à réaction avec leur *Comète* (1956).

Mais ces inventions, grandes et petites, étaient à peine la partie cachée d'un immense iceberg. Des transformations bien moins visibles mais plus profondes étaient en cours.

Le 25 avril 1953, deux chercheurs inconnus publiaient dans la revue britannique *Nature un paper* au titre abstrus: «Une structure pour l'acide désoxyribonucléique». Watson et Crick avaient découvert la structure de l'ADN, molécule en double hélice qui contient le code génétique des êtres vivants. Désormais, s'ouvraient les portes des secrets de l'hérédité et de la guérison des maladies d'origine génétique mais, aussi, celles de

la manipulation de gènes, du clonage d'embryons ou de la fabrication de super-hommes.
Un an plus tard, un médecin nord-américain, Gregory Pincus, partit d'un dérivé de la progestérone pour élaborer une drogue d'ingestion orale ayant des effets contraceptifs. La «pilule» était née. Elle fut commercialisée, aux USA, à partir de 1960 et allait changer radicalement les us et coutumes sexuelles. Dès son départ, cette découverte n'a pas échappé aux critiques. En France, à l'Assemblée Nationale, le député Jean Coumaron déclarait: «La pilule fera de la femme un objet de volupté stérile et les hommes perdront l'orgueilleuse conscience de leur virilité féconde.»
Et si les us et coutumes allaient changer, avec la dissociation entre l'acte sexuel et la procréation, les propres frontières du monde allaient commencer à devenir virtuelles.
En 1944, John Mauckly et Prosper Eckert construisaient le premier ordinateur *ENIAC*, qui, du reste, a été utilisé pour les calculs du projet Manhattan. Il pesait trente tonnes, sa capacité de traitement ne dépassait pas celle d'une calculette actuelle et, chaque fois qu'il fonctionnait, il consommait tant d'électricité que les lumières de Philadelphie clignotaient.
Il avait eu un ancêtre valable, *Colossus*. Construit en 1943 par le mathématicien britannique Alan Turing, il permit de déchiffrer le code secret allemand *Enigme*, contribuant ainsi de manière décisive à la déroute des sous-marins allemands pendant la Bataille de l'Atlantique. Alors que *Colossus* était une machine qui ne remplissait qu'une seule tâche, *ENIAC* préfigurait déjà les calculateurs universels.
Turing, un des pionniers de l'intelligence artificielle, finirait par se suicider en 1954, quand sa condition d'homosexuel fut mise en cause par la législation britannique de l'époque.
Quoi qu'il en soit, le futur était en marche. Quatre ans plus tard, les ingénieurs, Shockley, Bardeen et Bartain de la compagnie nord-américaine, Bell Telephone, inventent le premier transistor; on réussit alors, grâce à un petit dispositif de deux centimètres en germanium, à faire ce que fait une valve électrique mais en consommant beaucoup moins d'énergie.
Le chemin électronique vers la miniaturisation était découvert. Grâce à lui, les portes de la logique symbolique étaient grandes ouvertes. Selon la façon de brancher les trois «connections» d'un transistor, celui-ci permettait de fabriquer des portes «ou», «et» ou «non», c'est précisément ce qu'il faut pour décomposer, dans leurs différentes étapes, des raisonnements, ou, plus exactement, des algorithmes complexes.

Actuellement, de la résolution des équations complexes qui permettent de prévoir le temps, à la distribution des rubriques du budget de l'Etat, tout est passé au crible par les bits, c est-à-dire, tout est décomposé en zéros et uns, pour, ensuite, voyager de transistor en transistor. Et ainsi, un jour, toutes les choses réelles pourront être digitalisées, transformées en leur analogue virtuel et exister dans le cyberspace...

CROISSANCE DEMOGRAPHIQUE

Si pendant les années 50, les problèmes environnementaux n'étaient pas encore au premier rang des préoccupations (la publication du rapport du Club de Rome, *Les Limites de la Croissance*, et la première conférence sur l'environnement, en 1972, à Stockholm, soulevèrent le problème de l'environnement seulement quelques années plus tard) celui de l'explosion démographique était déjà un souci.
A cette époque, la population mondiale augmentait de 100.000 personnes par jour.
Le nombre d'habitants de la planète était estimé à deux milliards et demi, mais si ce rythme de croissance se maintenait, dans vingt-cinq ans, ce nombre atteindrait 3,8 milliards.
En réalité, et selon ce qui a été dit au cours de la Conférence Mondiale du Caire sur la démographie (5 septembre 1994), en 1974 la population était déjà estimée à 4 milliards. Désormais, la population mondiale totalise, de plus en plus vite, un nouveau milliard d'habitants: il lui faudra treize ans pour atteindre les cinq milliards (1987) et, probablement, à peine onze pour atteindre les six.
Entre 1935 et 1955, celle-ci a progressé de 13% , tandis que les ressources alimentaires n'ont augmenté que de 4. Ainsi, en 1965, 35% de la population mondiale était sous-alimentée, chiffre qui, vingt ans plus tard, passerait à 65%.
A grands maux, grands remèdes, pensaient les enthousiastes du nucléaire. L'irradiation permettrait de conserver les aliments, de gigantesques centrales nucléaires produiraient l'énergie nécessaire pour dessaler l'eau de mer et des explosions atomiques creuseraient de nouveaux lacs artificiels (en effet, les Soviétiques ont fini par employer cette méthode à grande échelle et les Nord-Américains plus modérément).
Rien d'étonnant que, à cette époque, un documentaire américain intitulé *Café Atomique* présente une curieuse vision de l'avenir: un banal "expresso" serait fait avec un microgénérateur domestique.[14]

On peut découvrir jusqu'à quel point ces mythes contradictoires (menace nucléaire et foi en la technologie) s'entrechoquent grâce à la littérature de science-fiction et du cinéma fantastique de l'époque. Les châteaux et les forêts des histoires de terreur classiques ont été remplacés par des déserts dans lesquels atterrissent ou tombent des objets volants les plus divers, dont les occupants vont du «dangereux au simplement grotesque».[15]
Les films de l'époque pullulent d'envahisseurs extraterrestres et de mutants monstrueux. Le dénominateur commun des films fantastiques des années 50 est la fragilité de l'homme face aux gigantesques forces qu'il ne contrôle pas. Les extraterrestres sont plus forts, plus intelligents et méprisent les «vers terriens». Cependant, les humains finissent par démontrer une surprenante capacité de survie: la «Chose» multiforme et assoiffée de sang qui envahit une base scientifique de l'Antartique (*The Thing*, de Christian Niby, 1952, Winchester Pictures - dont John ferait un *remake* génial dans les années 80) finie par être carbonisée grâce à un engin inventé par des scientifiques, alors qu'un jouet d'enfant va détruire les Martiens qui, insidieusement, dominaient une petite ville (*Invaders from Mars*, de William Cameron Menzies, 1953, National Pictures Corporation - refait lui aussi 30 ans plus tard par Tobe Hopper).
Mais, curieusement, au fur et à mesure que les année 50 s'approchent de la fin, cette confiance dans les capacités de l'Homme commence à diminuer. La menace ne vient plus de l'espace interplanétaire mais de la propre Terre. La Nature maltraitée (surtout par les radiations) se révolte et engendre une pléiade de monstres: *Le Monstre du Lac Noir* (Jack Arnold, 1954, Universal-International), *Le Monstre du Temps perdu* (Eugène Lourie,1953, Warner Bros) est une suite interminable de sous-produits de série B où l'on trouve des mantes religieuses géantes, des sangsues intelli-



Détail de la Porte des Nations, hommage aux pays du monde entier.

gentes, des scorpions sanguinaires, et même, des tomates meurtrières.
Dans la littérature de science-fiction l'apocalypse est omniprésente: Ray Bradbury décrivait l'*Abîme de Chicago* (Collection Argonauta nº 97) et Mordechai Roshwald terminait son livre, *Plan nº7*, (Collection Argonauta nº75) en décrivant le dernier survivant de la Troisième Guerre Mondiale en train de mourir, dans son abri souterrain, empoisonné par les radiations, alors que, dans un ultime geste, il branchait le tourne-disque et mettait l'*Héroïque* de Beethoven. Et il n'a pas fallu attendre longtemps pour que Bob Dylan chante *A Hard Rain is Gonna Fall*.

Est-ce que les visiteurs sortaient de l'EXPO'58 aussi angoissés que les cinéphiles des salles de cinéma de série B? Se sentaient-ils aussi accablés que s'ils venaient de terminer de lire *Plan nº7*?

Sans aucun doute l'optimisme était la note dominante transmise par l'exposition. Mais, en même temps qu'elle exaltait le progrès, elle mettait l'accent sur le conflit entre les superpuissances, alimentant implicitement la Guerre Froide. Et il était presque certain que le visiteur serait assailli par des sentiments contradictoires, quand il comparait la promesse d'un monde meilleur, qui lui était transmise, à l'idée - bien mise en évidence dans l'exposition -, que le futur allait être déterminé beaucoup plus par les méga-organisations, politiques ou économiques, que par les individus isolés, comme lui-même.

Presque aucun incident ne troubla l'EXPO'58, si ce n'est que celui des manifestants flamands qui annonçaient les problèmes nationalistes vécus actuellement en Belgique.

Le 6 juillet, journée consacrée à la nation flamande, des milliers de manifestants se concentrèrent devant le Pavillon Français, où avait lieu un festival folklorique. Ceux-ci exigèrent que les inscriptions et les programmes soient traduits en flamand, ils n'obtinrent pas satisfaction.

Pendant trois quarts d'heure les policiers et les manifestants restèrent face à face. Ensuite les heurts commencèrent, les manifestants ripostèrent aux forces de l'ordre à coups de bâton, en lançant des chaises et des *cocktails molotov*. Après l'arrivée des renforts de la Gendarmerie, les contestataires se réfugièrent près des pavillons de l'Union Soviétique et du Vatican. Lorsque la situation redevint normale, vingt personnes avaient été arrêtées par la police.

Marcel van Goethen, architecte-en chef de l'exposition, avait décidé que le style des pavillons principaux devrait être «moderniste». Mais, en dehors de cette recommandation générale (qui, en quelque sorte, suivait les goûts de l'époque) il n'y eut aucune tentative d'imposer des formules rigides, à l'inverse de ce qui s'était passé pour d'autres expositions (comme, par exemple, à Chicago, en 1893).

Ainsi, chacun peut interpréter le «modernisme» comme bon lui semble. Les constructions, qui semblaient défier les lois de la gravité, se multiplient grâce à l'utilisation du béton armé et de structures métalliques. L'impression générale, qu'en a gardé le critique britannique, Robert W. Rydell, est celle de la «foire des toits» et de l'effet de «rideaux de façade en verre».[16] Le dessin innovateur du Pavillon de Philips réalisé par Le Corbusier n'a pas plu à tout le monde et, dans les journaux, il fut même comparé à l'«écroulement d'une tente en aluminium» ou aux «résultats d'un grave accident aérien». Aucun projet n'échappa aux critiques: le Pavillon de l'Allemagne de l'Ouest (de Egon Eierman) semblait une «écharpe» unissant une succession de petits bâtiments de deux ou trois étages; celui des Etats-Unis (Edward Stone) ressemblait à un «carrousel en plastique», celui de l'URSS (Alexander Boretski) était un «énorme réfrigérateur».
Même le Pavillon de



Le Pavillon de Philips, dessiné par Le Corbusier, a été accueilli par des commentaires ironiques dans les journaux de l'époque.

la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (ancêtre de la CEE) présentait un aspect inattendu: il ressemblait au plateau d'une table, suspendu à une série de portiques métalliques par des câbles.
Esprit critique mis à part, cette explosion de créativité architectonique avait, aussi, un fondement idéologique bien marqué, en commençant par le Pavillon de l'Union Soviétique.
C'était la première fois, dans une exposition mondiale, que l'URSS osait rompre avec le style lourd et inspiré du «réalisme socialiste» qui prévalait jusqu'alors (Paris 1937 et New York 1939). Apparemment, même dans le domaine de l'architecture, la déstalinisation produisait ses effets (Staline était mort le 5 mai 1953 et en février 1956 Khrouchtchev lut pendant le XXe congrès du Parti Communiste de l'Union Soviétique, le rapport sur «Les crimes de Staline»).

Pour la première fois, les statues glorifiant les travailleurs et les fondateurs du parti quittaient la façade pour s'installer à l'intérieur de l'édifice. En revanche, le pavillon était entouré de tracteurs, rappelant les blindés qui encerclent une forteresse.
Ayant la forme d'une énorme caisse rectiligne, ce pavillon produisait même l'effet paradoxal de sembler massif et lourd malgré les matériaux légers utilisés pour sa construction: verre et tôle d'aluminium, formant une structure réticulaire suspendue par des câbles en acier.
A l'intérieur, une grande importance était donnée aux équipements scientifiques et à la machinerie. Dans la grande nef centrale qui, d'une certaine forme, ressemblait à celle d'une cathédrale, le «dieu *Spoutnik*» était exposé à l'adoration des fidèles. Dans ce qui correspondait au pupitre, une statue de Lenine de 18 mètres de haut bénissait joyeusement la foule A la place d'icones, des panneaux faisaient l'apologie du régime en mélangeant habilement des *slogans*, des statistiques et des photographies.
Consacrées au «fleurissement jamais encore vu de la science et de la culture soviétiques», les différentes expositions présentées dans le pavillon racontaient l'histoire de quarante ans de progrès technologique et scientifique, depuis la Révolution d'Octobre, et voulaient être une affirmation de résistance face aux efforts occidentaux pour détruire le «patrie des Soviets».



Aux réels succès de la conquête de l'espace se juxtaposait un ensemble de panneaux et de *stands* de propagande dont l'objectif était de convaincre le public que, à court terme, l'Union Soviétique produirait plus de biens matériels que les Etats-Unis. Une chose était sûre et certaine: les Soviétiques arrivaient déjà à faire une boisson qu'ils appelaient «madère», à la plus grande indignation du quotidien *Diário de Notícias* de Funchal.
On insistait sur «les utilisations pacifiques de l'énergie atomique», opposées, bien évidemment, à l'utilisation de l'atome faite par les Yankees, «agressive et contraire aux intérêts de l'humanité».
Les limites de la «déstalinisation» furent mises à l'épreuve lors de la première conférence de presse réalisée dans le pavillon. On demanda au commissaire soviétique s'il y avait des statues ou des portraits de Staline dans l'édifice. Après avoir fait une pause et avoir consulté ses assesseurs, il répondit:

«Une statue, non. Un portrait, il se peut qu'il y en est un dans les nombreux livres qui sont exposés. Je n'en suis pas sûr...». La question suivante fut encore plus embarrassante. Elle portait sur la mort d'un ingénieur soviétique, car certaines rumeurs disaient qu'il avait été tué par balle par un des gardes soviétiques du pavillon. «Décès dû à une crise cardiaque et corps aussitôt après transporté par avion à Moscou», telle fut la réponse officielle. Pour éviter tout incident de ce genre, les organisateurs de l'exposition déterminèrent que, dorénavant, les gardes des pavillons ne porteraient plus d'armes à feu, ă l'exception des cinq policiers belges qui assuraient la patrouille permanente des lieux.
Dans cette guerre idéologique, les Nord-Américains opposaient au style lourd du pavillon de leurs rivaux une construction qui, selon ses défenseurs, misaient «sur la lumière, sur la force et sur la liberté».
Suivant la ligne de l'esthétique américaine de l'époque - rappelons la conception de l'espace en spirale du Musée Guggenheim de New York projeté par Frank Lloyd Wright - le pavillon était construit d'après un plan circulaire. C'était à l'époque l'édifice rond le plus grand du monde avec ses 30.000 mètres carrés. Son périmètre était de 364 mètres, plus ou moins celui du Colisée de Rome.
Un bassin en occupait la zone centrale et une série d'arbres existant à l'intérieur (un clin d'oeil aux ormes de Hyde Park laissés intentionnellement à l'intérieur du Cristal Palace, à l'exposition de Londres de 1851) donnait à la construction une atmosphère aérée et peu commune.
Les analystes politiques de l'époque déployaient tous leurs efforts pour essayer d'établir un parallèle entre la confrontation d'images du Parc du Heysel et le futur développement des relations internationales.
Les plus perspicaces n'hésitaient pas à faire remarquer une coïncidence curieuse: les représentations des petits pays du Moyen Orient étaient situées à mi-chemin entre les pavillons des USA et de l'URSS: comme par un fait exprès... Quant au Portugal, il se trouvait au milieu d'autres voisins: l'Allemagne, la Yougoslavie et comme cela convenait à «la plus vieille alliance», le Royaume Uni. Une «position très favorable pour les visiteurs de ce secteur», comme le faisait remarquer le bulletin de l'Association Industrielle Portugaise.[17]
Le président Eisenhower avait souhaité que l'intérieur du Pavillon Nord-Américain puisse «vendre au monde l'image de l'Amérique». Il fit au Congrès une demande spéciale de fonds, lors de la présentation de ses propositions budgétaires pour l'année 1958. Cependant, cette demande fut très mal reçue à la Chambre des Représentants. Les sommes destinées à l'exposition de Bruxelles n'atteignirent qu'un total de 13 millions de dollars de l'époque, bien loin des 50 millions que

les Soviétiques avaient soi-disant réussi à investir dans cette représentation.

L'une des raisons de l'opposition législative à des dépenses plus élevées avait un rapport avec le contenu de l'exposition nord-américaine. Un des secteurs s'intitulait «Affaires à Résoudre» et abordait les problèmes sociaux (pauvreté et racisme) qui frappaient les états du sud dans les années cinquante. Certains élus de ces régions considérèrent la partie du stand qui condamnait la ségrégation raciale comme «une gigantesque insulte au Sud».

En 1877, quand les nordistes se retirèrent après la fin de la Guerre Civile, certains états promulguèrent des lois qui instaurèrent de nouveau la pratique de la ségrégation raciale. Au début du XXe siècle, les droits politiques des Noirs étaient limités par la loi: les impôts électoraux, les tests de culture et les clauses d'ascendance excluant ceux dont le grand-père n'avait pas eu le droit de vote, empêchaient que la majorité des Noirs puisse utiliser ce droit.

En décembre 1955, à Montgomery en Alabama, la population noire décida de boycotter les transports en commun à la suite de la détention d'une femme qui n'avait pas respecté les places réservées aux Noirs dans les autocars. Martin Luther King, un avocat âgé de vingt-six ans, en était le leader. Le 13 décembre 1956, la Cour suprême fédérale déclarait inconstitutionnelle l'existence de places d'autocar spécialement réservées en fonction de la race.

En 1957, le gouverneur de l'Arkansas, Orval Fabus, envoya la Garde Nationale pour empêcher que des Noirs ne fréquentent l'école de Little Rock. Le président Eisenhower répondit par l'envoi de parachutistes pour faire respecter la loi et permettre que les Noirs et les Blancs aient une éducation commune; ces principes seraient, du reste, confirmés de nouveau par la Cour suprême. A son tour, le gouverneur de l'Alabama, George Wallace, qui avait promis le maintien de la discrimination raciale «aujourd'hui, demain et toujours», fut obligé à accepter l'inscription de deux étudiants noirs à l'Université de l'Alabama.

Les diminutions budgétaires finirent par affecter la participation des Etats Unis. C'est ainsi qu'en conséquence d'un manque d'argent affectant la participation américaine au Pavillon International de la Science, les Russes occupèrent l'espace qui restait, au grand désespoir des responsables américains.

Howard Cullman, responsable de la représentation des USA, préféra miser sur la divulgation du «mode de vie américain» et sur la liberté de choisir que la consommation en masse aurait éventuellement permises. Et cela se fit sans contraintes financières. Par exemple, le concessionnaire des *hot*

dogs dut importer par avion ses matières premières à la suite de plaintes faites par ses compatriotes portant sur le «goût étrange et la forme peu commune» des *hot dogs* préparés avec du pain et des saucisses belges.



Pavillon du Génie Civil du secteur belge.
L'utilisation de la technique dans un but esthétique

Des machines à sondage furent installées afin de recueillir les opinions sur les personnalités nord-américaines les plus populaires. Cette expérience était destinée à montrer aux visiteurs les merveilles de la liberté de choisir... Le résultat final fut curieux: Kim Novak était plus populaire que Marilyn Monroe, Abraham Lincoln avait été le meilleur président, Louis Armstrong était le plus grand des musiciens et Albert Einstein, l'émigré le plus remarquable.
Mais ce qui semblait attirer le plus les spectateurs, c'était le Circarama: il s'agissait d'une salle de cinéma qui possédait un écran de 360 degrés; le spectateur se trouvait au coeur même d'un film de Walt Disney, lui faisant visiter les Etats Unis.
Dans cette guerre d'images, les Soviétiques recoururent, largement, à l'arme culturelle. C'est ainsi qu'une exposition universelle et la ville qui l'accueillait n'ont, jusqu'alors, jamais été bombardées par autant de spectacles de ballet, de récitals de musique et d'expositions d'arts plastiques.
Mais il y eut des manifestations de mécontentement car certains n'étaient guère satisfaits du succès des Russes. Voulant démontrer leur frustation provoquée par l'impact des nombreuses réalisations étrangères, des soldats nord-américains du contingent stationné en Allemagne essayèrent de grimper aux hampes des drapeaux installées à l'extérieur du pavillon de Moscou...



III

LE TRIOMPHE DU MODERNISME

LES PAVILLONS DES «AUTRES»

L'exposition permettait à certains pays de montrer une nouvelle image nationale. C'était le cas des pays comme l'Allemagne, l'Italie ou le Japon qui, ayant perdu la guerre, faisaient de grands efforts pour soigner les blessures d'un passé encore récent.
Le Pavillon Allemand, petit et discret, considéré par de nombreux critiques comme un «joyau architectonique», contrastait beaucoup avec le monument au nazisme projeté par Albert Speer pour l'Exposition Universelle de Paris en 1937. Plutôt que de montrer la force germanique, on y présente une «Allemagne vivant une vie joyeuse, amicale et livre, où les dangers mondiaux ne sont pas mentionnés». Le bâtiment était divisé en huit corps de deux ou trois étages, certains étant reliés par des ponts.
Le Japon présentait en quelque sorte une construction légère, symboliquement ouverte au monde et faite en bois et en verre.
Considéré par Nuno Portas et Gomes da Silva, comme «un des ensembles les plus beaux et les plus remarquables parmi tous ceux de l'exposition»,[18] le pavillon était organisé autour d'une cour intérieure du bâtiment principal (où étaient exposés les produits du pays) et possédait aussi un pavillon annexe qui fonctionnait comme restaurant et servait les clients à toute heure, même la clientèle «populaire».
Discret, le Pavillon Italien ne ressemblait en rien au colosse imaginé par Mussolini pour une «Foire Fasciste Mondiale» qui devait se dérouler dans les années 40 et qui, par la force des circonstances, resta à l'état de projet.
Ce n'était pas un seul pavillon mais un ensemble de petits édifices en brique, bâtis sur un terrain en pente, rappelant un petit village italien.
Le Pavillon Français soulevait des sentiments contradictoires. En ce qui concerne le bâtiment proprement dit, de la responsabilité de Guillaume Gillet, les critiques étaient, en général, favorables, soulignant l'harmonie des formes qui résultaient d'ailleurs de méticuleux calculs de résistance de matériaux qu'il avait fallu effectuer pour assurer la stabilité de cette sorte de cage translucide.
Il s'agissait d'un gigantesque *hall* de 12.000 mètres carrés avec des façades en acier et en verre et une couverture formée de deux paraboloïdes hyperboliques faits de câbles d'acier revêtus de tôle métal-

lique. La critique ne reprocha au projet que sa conception «trop structuraliste».
Mais quant à l'intérieur, les opinions étaient bien moins favorables. La principale critique portait sur le manque de vision d'ensemble. On y présentait tout ce que la France était en mesure de produire, ce qui dispersait l'attention du visiteur. C'était, en quelque sorte, le résultat de l'absence d'une grande nef centrale qui aurait été réservée aux aspects primordiaux de l'exposition, plaçant les détails dans des zones périphériques; cette solution avait, d'ailleurs, été utilisée dans les pavillons de l'URSS et des USA. L'autre possibilité aurait été de construire des cellules de différentes dimensions, juxtaposées comme dans le Pavillon Suisse ou bien reliées comme dans le Pavillon Allemand. João Coito faisait le commentaire suivant sur la localisation du bâtiment entre les pavillons américain et soviétique: «Là où on le trouve, posté entre les deux colosses, brandissant vers le ciel une aiguille à se perdre dans l'espace, le Pavillon Français symbolise bien l'effort d'une Europe qui, malgré sa pauvreté et son morcellement, ne veut pas périr, ne périra pas.»[19]

LE PAVILLON PORTUGAIS

«Il cause tout d'abord une très bonne impression, donne une sensation d'équilibre,de simplicité et d'harmonie de l'ensemble. Nous allons, peu à peu, évoquer son Histoire, si longue déjà et si glorieuse. Ensuite nous verrons passer ses industries actuelles, ses richesses économiques (le porto et le madère, les ananas, le liège, les conserves, les industries liées à la pêche, les produits d'outre-mer), finalement ses grandes beautés touristiques...»[20]

C'était ainsi que N. B. Podgaetsky décrivait le Pavillon Portugais dans la revue *Brotéria*, à l'occasion de la Journée du Portugal à l'EXPO'58, le 24 juin. Trois jours auparavant, lors d'un vol spécial, un *Super Constelation* de la compagnie aérienne portugaise TAP avait transporté le groupe chorégraphique «Verde Gaio» ainsi que plusieurs responsables portugais parmi lesquels Cortês Pinto, président de l'Association Industrielle Portugaise et Francisco Avilez du Secrétariat National d'Information. Le 22 juin, Marcelo Caetano, ministre d'Etat et Moreira Baptista, secrétaire national de l'Information prenaient le train *Sud-Express*.
Le 24 juin, dans un auditorium de 2.000 places, le groupe «Verde Gaio», accompagné par l'Orchestre National de Belgique sous la

direction du maestro Frederico de Freitas, présentait son spectacle «Images du Portugal» pendant lequel Amália Rodrigues chanta. Ensuite, Marcelo Caetano la fit Chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques.

Le 28 juin, tandis que Américo Tomás était proclamé président de la République, TAP inaugurait la nouvelle ligne aérienne jusqu'à Bruxelles, événement commémoré le 2 juillet par une réception au Pavillon du Portugal.

L'édifice occupait une zone de 7.100 mètres carrés, dont 2.870 mètres correspondaient au pavillon proprement dit et à l'annexe où fonctionnaient le restaurant, le bar de dégustation de porto et les stands de vente d'artisanat. Il avait comme toile de fond une colline très boisée. Le *hall* était carré et avait 50 mètres de côté. Construit en fer et en verre, selon le projet de l'architecte Pedro Cid, «il offre un bel effet en tant que galerie amplement ouverte à une observation extérieure».[21] Le restaurant typique était relié au bâtiment principal par un pont qui enjambait un petit bassin.

Pedro Anselmo Braamcamp Freire Cid naquit en 1925 à Lisbonne et il y mourut en 1983. Un des précurseurs de l'architecture moderniste au Portugal, il collabora à des projets d'habitation comme celui de l'Avenida dos Estados Unidos da América à Lisbonne (Prix municipal, 1956). Il remporta le concours pour construire le Pavillon Portugais à l'Exposition Universelle de Bruxelles et il fut co-auteur du projet du siège de la Fondation Gulbenkian (prix Valmor, 1975).

«Nombreuses furent les difficultés à surmonter pour obtenir ce résultat, depuis l'obligation que tout devait s'intégrer dans une exposition soumise à un thème défini, jusqu'à la détermination d'une orientation interne dans le propre pavillon pour faciliter la circulation des 300.000 visiteurs prévus en moyenne par jour».[22]

Or, une des critiques portant sur le Pavillon Portugais concernait justement son organisation interne. C'est le cas d'un article publié dans la revue *Arquitectura* en 1958 par les architectes Nuno Portas et Gomes da Silva. «Nous trouvons ainsi des cas comme celui de la Finlande, de l'Italie ou de la Suisse où tout est moulé dans la culture, donc dans une solution de continuité entre une carcasse et un contenu; des cas comme la Tchécoslovaquie, l'Angleterre ou les Etats Unis où le «message», efficacement imaginé, planifié et exposé, vit et marque sa place dans un environnement spatial d'un niveau architectonique plus ou moins élevé, mais en quelque sorte indépendant de ce message, ou bien des cas comme celui du Portugal - et il y en a beaucoup plus d'autres - qui provient d'une erreur! - car ce

qui était demandé, ce n'était pas une foire exposition mais une exposition de peuples.

Ainsi, explique-t-on, à partir de cette erreur «culturelle», la désintégration totale des parties qui composent le Pavillon Portugais, l'absence d'une idée de synthèse.»[23]

Le visiteur entrait par le rez-de-chaussée et pénétrait dans le premier des cinq secteurs où était organisée la représentation portugaise. On lui faisait connaître certains aspects géographiques du pays. «Une allégorie de Lisbonne montre son rôle comme centre de l'expansion portugaise dans le monde.»[24] On y exposait des pièces historiques comme la Pierre du Congo (Monument aux Découvertes), le *Livre des Constructions des Caravelles*, les documents des Comptoirs de Flandres et un paravent japonais qui représentait l'arrivée des Portugais.

Le secteur suivant s'intitulait «Synthèse des Richesses Spirituelles de la Nation Portugaise» et présentait la structure du système d'éducation «et des diverses modalités d'enseignement spécialisé». Ensuite, venaient la synthèse des «Richesses Matérielles du Portugal» et «Les Aspirations de la Nation Portugaise en Evolution». On y présentait les ressources du sol, de la pêche et les sources d'énergie. C'était l'époque des grands barrages et du premier essor industriel qui allait être encouragé par le nouveau ministre de l'Economie, Ferreira Dias. Les utilisations hydroélectriques y étaient ainsi bien mises en évidence, «représentant la toile créative qui était en train d'entourer progressivement le territoire national métropolitain».

Comme on le sait, les «agraires» remportèrent la guerre au sein du gouvernement de l'époque sur les «développementistes». Dans les années 60, le Portugal allait prendre encore plus de retard et d'une forme irrémédiable sur le plan industriel, en même temps que l'émigration s'intensifiait et que l'intérieur du pays commençait à se dépeupler. D'autres secteurs en relief dans ce domaine étaient «la production moderne d'engrais» (CUF), les chantiers navals, la cellulose et le papier. A cette époque comme maintenant (le rapport Porter en sait quelque chose), les industries textile et de la chaussure avaient une importance déterminante dans les exportations portugaises. «Notre production de lainage, de soie, de lin, de coton, de corderie, etc..., est extrêmement bien documentée, révélant d'une façon expressive son rôle dans la vie économique et sociale portugaise et son impact à l'étranger. Le vêtement, la confection et les articles de luxe forment un autre ensemble représentatif qui attire



Le Pavillon du Portugal, de Pedro Cid: «sans grandeurs impossibles et inutiles, mais avec une dignité et une élégance de présentation ayant mérité les commentaires les plus élogieux...»

l'intérêt du public et qui illustre la capacité de nos industries et des travailleurs dans les productions les plus qualifiées. Les chapeaux, les tapis, la tapisserie, la chaussure etc...sont de belles représentations suggestives.»[25]
Le développement de l'architecture était mis en évidence par les édifices de l'Avenida Infante Santo et l'Avenida dos Estados Unidos da América à Lisbonne. Au premier étage, on pénétrait dans la zone consacrée à l'Outre-mer portugais, «avec une documentation photographique extrêmement complète sur les activités les plus progressives de nos provinces d'outre-mer».[26] De cet étage, le visiteur avait une vue d'ensemble de tout le pavillon, la sortie se faisant par le pont qui conduisait jusqu'au bâtiment annexe (restaurant et bar de dégustation de porto) et à un café en plein air pour y consommer plusieurs boissons, notamment du café portugais. Sur la façade sud, on pouvait apprécier le buste de l'Infant D. Henrique (Henri le Navigateur), ouvrage en bronze de grande taille exécuté par le sculpteur Barato Feyo.
Quel bilan peut-on faire du Pavillon Portugais? Pour l'éditorialiste de l'Association Industrielle Portugaise, «sans grandeurs impossi-

bles et inutiles, mais avec une dignité et une élégance de présentation ayant mérité les commentaires les plus élogieux, le Pavillon Portugais laissa une documentation prodigieusement riche sur l'effort de la nation dans le passé et dans le présent.»[27] Mais Nuno Portas et Gomes da Silva critiquèrent cette logique fondée sur «les yeux plus grands que le ventre» sous-jacente à l'organisation du pavillon: «Entre le choix de ne montrer clairement que les traits fondamentaux qui nous caractérisent, les activités ancestrales auxquelles nous sommes liés et qui nous sont propres, et celui d'exposer, tel que nous l'avons fait, tout le recueil de nos faits et gestes dans les domaines les plus variés, nous avons adopté la deuxième solution, celle qui nous fait craindre que nous n'avons pas été entendus, puisque le visiteur connaissait de bien d'autres endroits ce dont nous avons parlé.



Hôtesses d'accueil du Pavillon Français.

Après avoir parcouru le pavillon, il nous restait une impresssion abstraite, indéfinie. Il nous semble que le visiteur étranger devait se poser la question suivante: mais comment seront le Portugal et son peuple? Et la réponse ne se lisait pas du moins en une seule fois.»[28]

Quel bilan peut-on faire des 185 jours de cette exposition? Du point de vue comptable, les frais auront été couverts par les recettes: le bilan officiel, daté du 31 août 1960, montrait une recette de 2,57milliards de francs belges contre des frais de 2,53 milliards, c'est-à-dire un bénéfice net de 40 millions de francs belges.

Bien qu'à l'époque la rigueur de ces comptes ait été mise en cause (certains observateurs étrangers comme Robert W. Rydell étaient convaincus que, tout comme pour d'autres expositions, il y avait eu une légère perte), une chose est sûre et certaine: même s'il n'y a pas eu de bénéfice net direct, on ne peut pas oublier les bénéfices indirects. Des emplois furent créés dans le secteur du bâtiment (15.000 ouvriers mobilisés) et dans l'exposition proprement dite. Ce qui, dans une conjoncture encore marquée par le chômage de l'après-guerre, n'était certainement pas à mépriser. Bruxelles reçut des mil-

lions de touristes qui finirent par laisser une partie de leurs dollars ou de leurs francs dans l'hôtellerie et dans le commerce de la région. Le réseau de transports et de communications de la capitale belge s'améliora, bien que, comme on l'a déjà mentionné, au détriment de certaines parties du centre historique. Il a même été possible d'utiliser par la suite la plupart des constructions grâce à leurs structures préfabriquées: le Pavillon des Transports fut emmené à Liège où il fut transformé en marché couvert; le Pavillon Finlandais fut utilisé comme siège d'une entreprise d'Anvers et une congénère danoise acheta le Pavillon du Saint Siège. D'autres revinrent dans leurs pays d'origine.
Bruxelles gagna aussi quelques centaines d'hectares d'espaces verts et un nouveau point de repère dans le profil urbain, la silhouette de l'Atomium. Si l'Exposition de Bruxelles a marqué un certain virage dans l'histoire des Expositions Universelles, elle l'aura fait sous deux aspects: ce fut la dernière exposition où furent exaltés les empires coloniaux et la première à miser d'une forme systématique sur la divulgation de la Science Pure.
On vivait les temps héroïques de la conquête de l'espace, ce qui attirait la foule au Pavillon Soviétique. Le Palais de la Science exposa d'une forme didactique mais aride les savoirs les plus complexes sur l'atome, la molécule ou la cellule. Un film d'une durée de vingt minutes présentait un aspect considéré de nos jours comme indispensable: l'interdisciplinarité de la Science.
On chercha à éliminer un double divorce: entre la Science et la Culture et entre la Science et la Société en montrant dans ce dernier cas les découvertes en tant qu'ouvrage de la civilisation et non pas d'une élite. Le moment était venu pour les scientifiques qui, selon Oppenheimer, avaient «perdu l'innocence» avec la bombe d'Hiroshima, de se rapprocher des citoyens, tendance confirmée dans les prochaines expositions.
Les visiteurs qui sortaient du Parc du Heysel, devaient certainement penser que les temps difficiles de l'après-guerre étaient en train de passer et que la prospérité économique n'était pas loin. La situation internationale était angoissante mais, au moins à cette époque, la géostratégie était claire: deux superpuissances disposant d'armes nucléaires et s'habituant à vivre dans l'équilibre de la terreur. Mais le monde n'allait pas finir dans la fournaille atomique de la Troisième Guerre Mondiale et la croissance économique et le développement industriel n'étaient pas sans conséquences perverses. Les années 60 arrivaient.



IV

ET APRES LES ADIEUX

L'année 1958 reste associée à l'Exposition de Bruxelles, à l'arrivée au pouvoir de De Gaulle en France et à la mort du pape Pie XII. Au Portugal, ce fut l'année où un général, pratiquement inconnu jusqu'alors, fit trembler Salazar. Une simple phrase secoua bien plus la dictature que trente-huit ans de conspirations: «Evidemment, je le demets.» C'est de cette façon que répondit Humberto Delgado, lors de sa première conférence de presse, quand on lui demanda quelle serait son attitude vis-à-vis du président du Conseil des Ministres au cas où il serait élu.

Une promesse qui a rapidement parcouru le pays et qui a rassemblé autour du «Général sans peur» un soutien populaire jamais vu. La censure, l'absence de démocratie pendant la campagne électorale et, surtout, la fraude électorale assurèrent l'élection du candidat du gouvernement, Américo Tómas. Mais le signal était donné: l'âge d'or de l'Etat Nouveau était arrivé à sa fin.

En mars 1958, le travail de milliers d'ouvriers, effectuant les dernières retouches aux pavillons du Heysel, était quelque chose d'assez distant pour les Portugais. La consultation des journaux de l'époque permet de reconstruire un quotidien relativement tranquille, alimenté par des nouvelles sur les mésaventures de la princesse Soraya, sur son éventuel divorce avec le Shah de Perse, l'éruption aux Açores du volcan de Capelinhos de l'île Faial et les prouesses de Alves Barbosa pendant le Tour du Portugal. Le menu de nouvelles était complété par la description très détaillée des actes et des discours officiels, les nouvelles internationales qui n'étaient pas censurées et l'inévitable compte rendu des accidents de voiture de la veille.

A partir des annonces publiées dans les journaux, on arrive à avoir une idée des habitudes de consommation en 1958. La télévision, en noir et blanc, bien sûr, avait commencé ses émissions expérimentales et les premiers récepteurs apparaissaient sur le marché. Les prix étaient exorbitants, raison pour laquelle, pendant des années, seuls les foyers aisés ou les cafés eurent la télévision.

Le prix d'un téléviseur *Schaub Lorenz* variait entre 7.990 escudos et 18.800 escudos. Une absurdité, d'autant plus qu'un réfrigérateur, électroménager qui faisait timidement son apparition dans les foyers portugais, coûtait 8.750 escudos. Mais, au moins, c'était «pour toute la vie», à en croire la publicité de General Electric.

Du reste, à cette époque, tout ce qui était électrique était cher. Un poste de radio avec modulation de fréquence coûtait 2.300 escudos, bien plus que le loyer d'une maison dans un bon quartier de la capitale comme celui de l'Alameda Afonso Henriques - 1.750 escudos. C'est peut-être pour cela que le magasin A Baixa situé sur les nouvelles avenues, Avenida Duque D'Ávila, annonçait qu'en achetant un appareil de radio, un rasoir électrique ou un téléviseur, un client pouvait gagner «des centaines de cadeaux» et un voyage à l'Exposition de Bruxelles...

Les ventes à crédit n'existaient pas encore, les salaires étaient bas et donc, la massification de la consommation était très réduite. Le niveau de vie de l'époque peut être évalué grâce à un petit exemple: les bottes en toile utilisées pour la chasse, identiques à celles que l'on peut voir au marché pour 1.500 escudos, coûtaient au magasin Armazéns Do Conde Barão la somme modique de quatre-vingts escudos.

Les grands magasins du centre de Lisbonne - en quelque sorte nos hypermarchés actuels - lancèrent des campagnes d'été. C'était le cas du Grandella qui proposait des robes d'été à 190 ou 300 escudos (en coton ou en soie respectivement) et, ce qui était presque une provocation pour les moeurs de l'époque, des pantalons pour femme, pour la campagne et pour la plage, à 155 escudos (ou à 100 escudos, pour les pantalons à la *cowboy*, autrement dit, des jeans). Pour s'installer sur un marché dominé par *Tide* (qui, comme se souviendront les auditeurs de cette époque, parrainait les feuilletons radiophoniques), *Omo* annonçait une grande baisse de prix: de 4,50 escudos à 3,20 (petit paquet) et de 8 escudos à 5,80 (grand paquet). La margarine *Planta* essayait déjà de remplacer le beurre en se présentant comme «la graisse des personnes de bon goût».

La voiture emblématique de l'époque était une Citroën, la fameuse DS-19. A la portée de peu de bourses, il y avait d'autres marques: la *Taunus 12M* (pour moins de 60.000 escudos), la *Skoda 440* (49.950 escudos) ou bien les mini-voitures en forme d'oeuf comme la *Messerschmit KR-200*, «voiture allemande très fonctionnelle». Sans oublier l'inévitable *VW* «la Coccinelle».

Les routes de l'époque laissaient à désirer et les accidents remplissaient les pages des journaux (il s'agissait des quelques nouvelles qui n'étaient presque pas censurées). Dans un article de l'édition du 5 mars du *Diário de Notícias*, Vasco Caixto défendait qu'il fallait rapidement prolonger l'autoroute jusqu'à Cascais: «Venir de Cascais ou d'Estoril jusqu'à Lisbonne en fin d'après-midi au mois de juillet ou d'août est un authentique casse-tête.(...)Et s'il y a un match de

football au Stade National, alors il ne faut pas être pressé.» Ces embouteillages étaient extrêmement ennuyants, surtout quand la promenade des Lisbonins de l'époque consistait à prendre la route du Guincho pour assister aux tentatives de renflouer le paquebot *Hildegrand*. Cela durait depuis le mois de septembre de l'année passée et, en mars, on en était à la huitième tentative frustrée. Attentif, un scientifique britannique, qui faisait partie d'une mission géophysique de passage à Lisbonne, attirait l'attention sur une anomalie magnétique de cet endroit de la côte, pouvant dérégler les boussoles des navires.

L'autoroute serait inaugurée mais un an après et pour Vila Franca. Le 27 mai (comme par un fait exprès, en pleine campagne électorale), le président Craveiro Lopes visitait les travaux. Pour ceux qui étaient pressés, il y avait le chemin de fer: le 1er juillet, les trains électriques commencèrent à circuler jusqu'à Entroncamento.

Intercalé par très peu de nouvelles sur l'Exposition de Bruxelles (quelques reportages les jours qui suivirent l'inauguration, certains commentaires à l'occasion de la Journée du Portugal et une brève mention à la clôture), le quotidien informatif avait quelques sujets importants: le 17 avril, à Cinfães, on enregistra la plus grande chute de neige des cinquante dernières années; le 13 juin mourait l'acteur Vasco Santana; le 26, une émission radiophonique de Matos Maia sur Rádio Renascença, inspirée du programme fait dans les années trente par Orson Welles, la *Guerre des Mondes*, lançait la panique chez les auditeurs les plus distraits et finissait par être interrompue par la police. Le 26 juillet, une émission locale informait que l'organisation *Mocidade Portuguesa* (Jeunesse Portugaise) organisait pour les moins de vingt-cinq ans, «une excursion pour les jeunes jusqu'en Belgique, comprenant l'Exposition Universelle». Prix: 1.750 escudos.

Le 1er août, une vague de chaleur (40º centigrades à l'ombre) faisait transpirer les Lisbonins. Les chronistes rapportaient qu'inexplicablement la gérance des cafés du centre ville ne laissait pas entrer les clients en bras de chemise, car «cela ne faisait pas bien».

Sur le plan sportif, en football, le Sporting remportait le championnat national, le Porto battait le Benfica 1 à 0 en final de la Tace et la Sélection Nationale perdait 2 à 1 à Wembley face à l'équipe anglaise, «un des meilleurs résultats obtenus à l'étranger» selon les commentaires du *Diário de Notícias* du 8 mai.

Stirling Moss remportait le 12ème Circuit International de Vila Real, Alves Barbosa le Tour du Portugal pour la troisième fois et, à Porto,

au Palais de Cristal construit par la mairie au même endroit (la première construction de 1865 où s'était réalisée la première Exposition Internationale au Portugal s'était écroulée en quelques semaines en 1951), le Portugal était champion du monde de hockey pour la septième fois.
Le 2 mai, le film *Les lavandières du Portugal* du Français Pierre Gaspard Huit passait depuis trois semaines dans les salles. Le 29 mai, ce fut la première de *Cruel Vitória* (Victoire Cruelle) de Nicolas Ray et le 28 septembre, celle des *Dix Commandements* de Cecil B. Mille.
Certaines petites nouvelles montraient qu'insensiblement le monde était en train de changer. «Des terroristes venus de l'Union Indienne» perturbaient la paix dans l'Etat portugais de l'Inde. Le 15 mars, ils faisaient exploser un engin sur la voie ferrée. Trois jours après, ils attaquaient un poste de police, action qui se répéta le 2 avril. Le 21 juillet, le Tribunal Militaire de Goa condamnait neuf accusés à une peine maximum de prison. Raul Ventura, ministre de l'Outre-Mer, déclarait le 4 avril:«L'entrainement à Prague de jeunes angolais comme agitateurs communistes fait partie du plan d'influence soviétique dans les Provinces d'Outre-Mer».
Le 3 septembre, Botelho Moniz qui avait remplacé Santos Costa au ministère de la Défense annonçait «des réformes militaires en Métropole et en Outre-Mer pour adapter nos troupes aux exigences de la guerre moderne.»
L'émigration en France n'avait pas encore atteint l'ampleur qu'elle allait prendre dans les années 60 mais faisait déjà parler d'elle. Le 11 avril, le sujet était discuté à l'Assemblée Nationale. Le 18 septembre - en pleine guerre d'Algérie, à la suite d'une série d'attentats dans plusieurs villes françaises - la police parisienne ouvrit le feu sur trois ouvriers portugais qu'elle avait pris pour des travailleurs algériens violant le couvre-feu: un ouvrier fut blessé et les deux autres tués. Le gouvernement français assuma, par la suite, la responsabilité de l'incident et indemnisa les familles des victimes.
De l'étranger venaient des informations tantôt surprenantes, tantôt curieuses. Des scientifiques nord-américains annonçaient pour bientôt un vaccin contre le cancer. Certains de leurs collègues avertissaient que seuls les insectes survivraient à une Troisième Guerre Mondiale, tandis que d'autres attiraient l'attention sur un avenir peu lointain où les «cerveaux électroniques» (c'était ainsi qu'à l'époque, on appelait les ordinateurs) remplaceraient les employés de bureau. Des usines de Seattle, sortaient un avion à réaction qui allait marquer une époque dans l'aviation commerciale - le *Boeing 707* - tan-



Autre puissance présente, les Etats-Unis d'Amérique ont évidemment occupé une place centrale dans l'Exposition.

dis que commençait à naviguer le premier cargo à propulsion nucléaire, le *Savannah*. Le premier, et jusqu'à présent, le seul.

Devant un tel panorama, on ne s'étonne guère que le président du Bureau pour l'Energie Nucléaire, José Frederico Ulrich, ait annoncé que, dans dix ans, l'atome serait la principale source d'énergie utilisée au Portugal...

Après la proclamation du contre-amiral Américo Tomás comme président de la République le 28 juin (76,4 pour cent des voix contre 23,5 pour Humberto Delgado), Salazar déclarait que les élections avaient été «aussi libres que dans l'Angleterre libre».

Mais, tout le monde n'avait pas la même opinion et une semaine auparavant, le ministère de l'Intérieur avait dû publier une note sur «des tentatives de débrayages à Almada, Vila Franca et Matosinhos». En un mot, des grèves. Et le 25 juin, dans la même édition où était mentionné «le succès de la Journée du Portugal à Bruxelles», le quotidien *Diário de Notícias* annonçait «un mort et deux blessés lors de manifestations non autorisées à Montemor-o-Novo.

Le 1er juillet, pendant un discours devant les commissions régionales de l'Union Nationale (seul parti autorisé), Salazar se sentit obli-

ger de parler de l'onde de protestations qui suivirent les élections: «Certains agitateurs ont essayé d'entraîner des ouvriers de l'industrie et des travailleurs ruraux à des grèves de protestation politique. Les élections sont terminées et la grève chez nous est un crime. Nous ne pouvons pas admettre que l'on essaie d'éterniser ce qui est terminé et c'est le coeur brisé, à cause des conséquences que cela implique pour certaines personnes généralement dépourvues de biens, que nous sommes obligés à faire face à ces événements avec la plus grande dureté.»

Le 13 août, il y eut un remaniement ministériel. Entre autres, sortaient Marcelo Caetano, Santos Costa, Paulo Cunha, Ulisses Cortês et Magalhães Ramalho et rentraient Teotónio Pereira, Botelho Moniz et Ferreira Dias.

Le 19 octobre, l'Expo'58 fermait ses portes. Le 20, la nouvelle était mentionnée en passant dans les journaux mais, le 21, les grands sujets étaient maintenant le cratère causé par la rupture d'une conduite d'eau dans la rue Heliodoro Salgado à Lisbonne et le volcan de Capelinhos qui continuait toujours en éruption. La princesse Soraya était, apparemment, en bonne santé et ne faisait pas parler d'elle.■



NOTES

1. *Diário de Notícias*, 17/4/58.
2. *Idem*.
3. *Diário de Notícias*, 23/4/58.
4. *La Guerre Froide, Dossier et Documents du Monde*, Paris, octobre 1994.
5. *Idem*.
6. *1944-1991, L'Histoire au Jour le Jour*, Le Monde Editions, Paris, 1991.
7. *Indústria Portuguesa*, Bulletin de l'Association Industrielle Portugaise, nº362, avril 1958, p.127
8. *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1958, p.502.
9. *Diário de Notícias*,1/5/58.
10. *Indústria Portuguesa*, nº362, p.133.
11. *Idem*.
12. *Diário de Notícias*, 24/4/58.
13. *Idem*.
14. Présentée au Festival International de Cinéma de Figueira da Foz en 1986.
15. *Encyclopédie Visuelle de la Science-Fiction*. Albin Michel, p. 294-296.
16. *Historical Dictionary of World Fairs and Exhibitions*, 1851-1988, John Findling, Greenwood Press, Londres, 1990.
17. *Indústria Portuguesa*, nº362, p.138.
18. Revue *Arquitectura*, nº63,p.31.
19. Diário de Notícias, 23/4/58.
20. Revue *Brotéria*, vol.67,nº2/3,1958.
21. *Indústria Portuguesa*, nº362, p.131.
22. *Idem*, p.133.
23. Arquitectura, nº64, p.24.
24. *Indústria Portuguesa*, nº362, p.133
25. *Idem*, p.135.
26. *Ibidem*, p.133.
27. *Indústria Portuguesa*, nº368.
28. *Arquitectura*, nº64, p.36.

BIBLIOGRAPHIES ET SOURCES

Ont été consultées et/ou utilisées les publications suivantes:

- 1944/1991, *L'Histoire au jour le jour*, Le Monde Editions, 1991.
- *Arquitectura*, n°63, novembre/décembre 1958.
- *Arquitectura*, n°64, janvier/février 1959.
- *Binário*, octobre 1958
- *Brotéria*, vol.65, n°5, 1957 et vol.67, n°2/3, 1958.
- *Brussel*, Schuiten/Peters, Meriberica/Liber, Lisbonne,1993.
- *Cronologia Enciclopédica do Mundo Moderno*, Círculo de Leitores, Lisbonne, 1981.
- *Encyclopédie Visuelle de la Science*-Fiction, Albin Michel, 1979.
- *Exposiciones Universales, El Mundo en Sevilla*, Luis Calvo Teixeira, Editorial Labor, 1992.
- *Historical Dictionary of World Fairs and Exhibitions 1851-1988*, John Findling, Greenwood Press, Londres, 1990.
- *Indústria Portuguesa*, Bulletin de l'Association Industrielle Portugaise, n°362, avril 1958 et n°368, octobre 1958.
- «*La Grande Aventure Scientifique du XXe siècle*», Science et Vie, numéro spécial, Paris, 1994.
- *La Guerre Froide, 1944-1994, L'Histoire au Jour le Jour*, Le Monde Editions, Paris, 1994.
- *Le Livre des Expositions Universelles*, Herscher, Paris, 1983.
- *Le Monde*, 1944-1994, Le Monde Editions, Paris 1994.
- *Les Fastes du Progrès*, Flammarion, Paris, 1992.
- *Les Grandes Inventions*, Larousse Paris, 1991.
- *Os Grandes Acontecimentos do Século XX*, Selecções do Reader's Digest, Lisbonne, 1979.
- *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1958.
- *Science et Vie*, n°917, février 1994 et n°922, juillet 1994.
- *The Panoramic Dream*, Antwerpen 93, Cultural Capital of Europe.